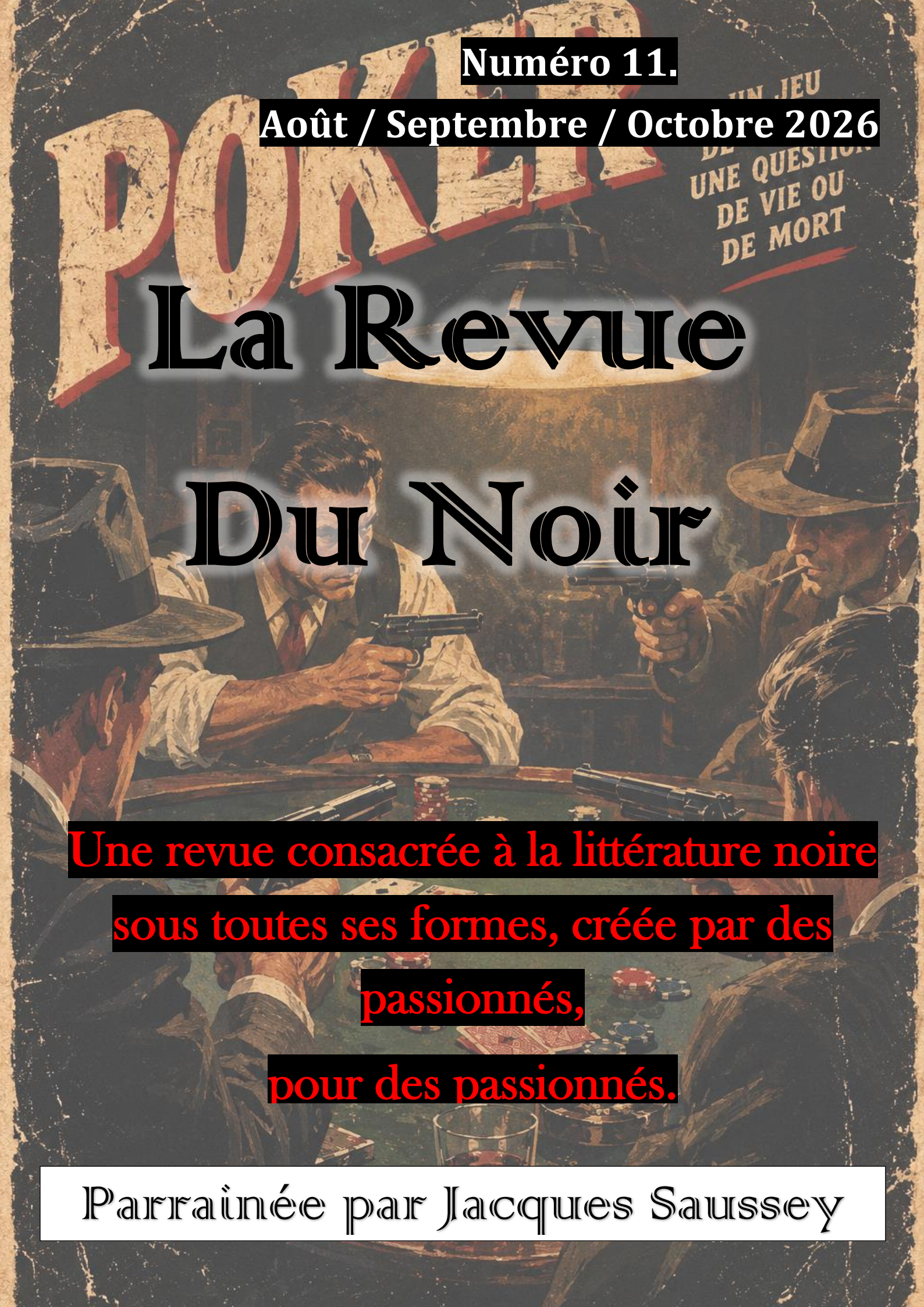


Numéro 11.

Août / Septembre / Octobre 2026

La Revue Du Noir

Une revue consacrée à la littérature noire sous toutes ses formes, créée par des passionnés, pour des passionnés.

Parrainée par Jacques Saussey

ÉDITO.

Par Charlène

Entre une rentrée mouvementée et une saison d'Halloween qui approche, *La Revue Du Noir* vous accompagne pour trouver vos futures lectures.

Le froid revient, la pluie aussi. Par ce temps maussade et cette actualité effrayante, il est donc grand temps de ressortir les bougies, les plaids et les mugs pour s'installer confortablement et lire, encore et toujours plus.

Lire pour oublier, lire pour apprendre, lire pour se détendre. Toutes les excuses sont bonnes pour passer un bon moment en tête à tête avec son bouquin. Et quelle bonne idée de vous laisser tenter en premier lieu par la lecture de ce onzième numéro de *La Revue Du Noir*, vous aurez de quoi ajouter de nouveaux romans à votre PAL.

Entre Alexis Laipsker, pour qui le mensonge n'a aucun secret, les conseils viticoles de Grégoire Godinaud, le chaos de David Belo, les accidents de la vie avec Isabelle Lagarrigue, et le voyage en Guyane avec Jacques Saussey, vous avez de quoi faire ! Sans oublier les chroniques et coups de cœur qui vous guideront tout autant. Mais finalement, dans tout ça, sommes-nous vraiment capables de dissocier l'œuvre de l'artiste ? La spéciale vous en dira plus.

Pensez aussi à faire une bonne action en soutenant les blouses roses et en offrant un *Calendrier de l'après*.

Et la bonne nouvelle finale, c'est la création d'une association *La Revue Du Noir*, pour votre plus grand bonheur !

Alors, belles lectures à vous et prenez soin de vous.

À très vite pour le prochain numéro, qui clôturera cette merveilleuse année avec vous.

SOMMAIRE

Page 2 :
Édito

Page 3 :
Sommaire

Pages 4 à 5 :
L'auteur du mois :
Alexis Laipsker

Pages 6 à 9 :
L'interview avec Alexis Laipsker

Page 10 à 13 :
On en parle

Page 14 à 23 :
Les coups de cœur des lecteurs

Page 24 à 28 :
Entrevue avec Jacques Saussey

Page 29 à 31 :
Coup de projecteur

Page 32 :
Les coups de cœur de Sev

Page 33 à 35 :
Garde à vue avec
Grégoire Godinaud

Page 36 à 39 :
Les coups de cœur de Sophie

Page 40 :
Un jour, un fait divers

Page 41 à 43 :
L'entrevue avec David Belo

Page 44 à 45 :
Les conseils lecture de Chacha

Page 46 à 47 :
Choix thématisé

Page 48 à 49 :
Le coin biblio de Géraldine

Page 50 à 53 :
L'interrogatoire :
Le Black November

Page 54 à 55 :
Les coups de cœur de Thibault

Page 56 à 59 :
Ivresse de lecture avec Nadia

Page 60 à 63 :
Garde à vue avec
Isabelle Lagarrigue

Page 64 à 67 :
Tu bouquines, Aude bouquine

Page 68 à 69 :
Passion SFFF

Page 70 à 74 :
La Spéciale

Page 75 :
L'association

Page 76 :
Remerciements

L’ AUTEUR DU MOIS

Par Nicolas

- Alexis Laipsker –



© photo : Pascal Ito

Né en 1969 à Paris, Alexis Laipsker a mené une carrière de journaliste et d'animateur de télévision, s'imposant rapidement comme un grand spécialiste du poker en France. Après avoir écrit des ouvrages de vulgarisation sur ce jeu, il décide de se lancer dans le roman noir.

…Et avec votre esprit, est son premier thriller, il paraît en 2020 aux éditions Michel Lafon. Dès 2021, avec *Le Mangeur d'âmes*, il perce dans le monde de la littérature noire et en devient un auteur incontournable. Ce roman bénéficiera d'une adaptation au cinéma en 2024.

Alexis Laipsker nous offre un roman par an, son duo Venturi et Montalvert arrive avec *Les Poupées* en 2022, un livre couronné de nombreux prix, suivi par *Hurlements*, *D'entre les morts* et *À couper le souffle*.

Son dernier roman, *Le cercle de Kern*, vient de sortir et nous le recevons en interview pour en parler.

- Sa bibliographie –

Romans policiers :

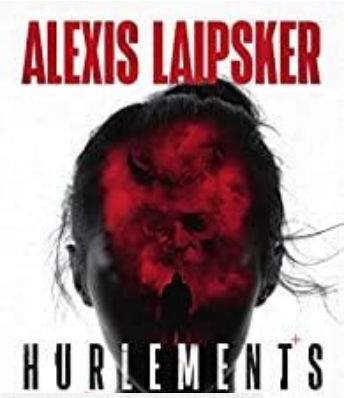
- … Et avec votre esprit
- Le Mangeur d'âmes
- Le Cercle de Kern
- **Série Venturi et Montalvert :**
- Les poupées
- Hurlements
- D'entre les morts
- À couper le souffle

Nouvelles :

- *Le vieil homme devant la fenêtre* (dans *Le Pire des Noëls)*
- *L'envol du colibri* (dans *Le Pire des Noëls 2*)

Essai :

- Qui vous ment ?









L'INTERVIEW

Par Nicolas, du compte Insta : @critiquedepoche



- Alexis Laipsker -

« Le cercle de Kern »

Bonjour Alexis Laipsker, merci d'accepter de répondre à nos questions.

Avec votre nouveau roman, *Le Cercle de Kern,* vous nous plongez au cœur d'un huis clos oppressant où les apparences sont trompeuses et les secrets mortels.



Nicolas :* Le Cercle de Kern *réunit de nombreux ingrédients du thriller anxiogène : un père désespéré cherchant sa fille, un village dont les habitants sont liés par un terrible secret, et un tueur en liberté. Qu'est-ce qui vous a inspiré cette atmosphère en vase clos ? Était-ce une volonté de votre part d'explorer la paranoïa collective et la loi du silence propre aux petites communautés ?

Alexis : Comme toujours, je pars de ma fin. Si j'ai une idée de fin forte, "coup de poing", alors je me mets à construire le roman. Pas avant. C'est donc ma fin qui a dicté toute la narration. Cette "fin choc" allait vers un isolement, des secrets, j'ai travaillé dans cette direction. Les notions de communauté, de solidarité sont assez fascinantes. C'est un excellent creuset pour bâtir une intrigue mystérieuse et inquiétante. Laissez planer l'ombre d'une société secrète.

Imaginez que votre enfant disparaisse, vous êtes déjà en panique, mais si le comportement des gens vous semble inquiétant, que l'endroit est hostile, cela prend une autre dimension.

Nicolas : Avant de devenir l'un des maîtres du thriller, vous avez évolué pendant des années dans le milieu du poker, devenant un expert de la détection

du mensonge et de la manipulation, un sujet que vous avez d'ailleurs décortiqué dans votre récent essai* Qui vous ment ? *.

Dans ce nouveau roman où chaque villageois semble dissimuler sa véritable nature, comment cette expertise du "bluff" vous a-t-elle servi pour brouiller les pistes et piéger vos lecteurs ?

Alexis : Ce n'est pas tant mon expertise du poker qui m'a aidée que mon goût pour la désinformation et la manipulation, en général. Quand on écrit ce type de thriller, il faut avoir ça dans le sang, sinon ça sonne faux.

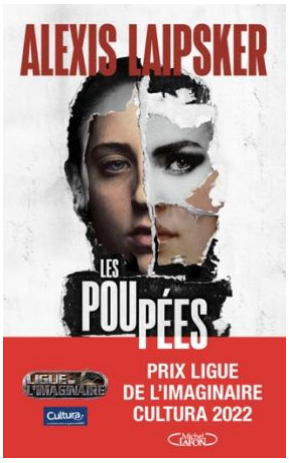
Maintenant que j'ai la réputation d'être un auteur manipulateur, je me régale ! Ça me force à trouver de nouvelles idées, à me remettre en question.

Nicolas : La galerie de personnages de ce livre est particulièrement intrigante, avec notamment Amandine Cavalier, enquêtrice "qui porte malheur", ou encore Sylvain, ce "simple d'esprit" traçant d'étranges symboles. Lequel de ces protagonistes vous a donné le plus de fil à retordre lors de sa construction psychologique ?

Alexis : Sylvain est un personnage fascinant. Il est "simple" d'esprit et cette simplicité lui épargne les horreurs des hommes. Pourtant, il est dépositaire d'un épouvantable secret. J'ai beaucoup aimé travailler ce personnage. Sa façon de parler est très particulière. Il a fallu que je construise sa sensibilité, ses émotions, etc. C'est un personnage très inquiétant.

Mais le personnage qui m'a donné le plus de mal est incontestablement Amandine Cavalier, l'enquêtrice principale. Elle a la tâche délicate de remplacer Venturi, puisqu'il s'agit d'un one shot. Je ne voulais pas en faire une Venturi bis. Je devais lui donner sa propre personnalité, montrer ses forces, ses faiblesses. Bref, lui donner vie. Pendant une partie de la construction du roman, elle n'a été qu'un personnage passif, secondaire. Et, soudain, j'ai trouvé ce qui lui manquait : une âme. Alors, j'ai réécrit ses parties. Aujourd'hui, c'est un personnage très humain et attachant.

Nicolas : Vos lecteurs le savent, vos romans comme* Les Poupées *ou* Hurlements *(les premiers tomes avec votre célèbre duo Montalvert et Venturi) sont réputés pour leur rythme effréné et leur mécanique machiavélique. Comment travaillez-vous ce tempo haletant lors de l'écriture ? Avez-vous toute l'architecture du livre et l'ensemble des twists en tête avant même de rédiger la première ligne, ou y a-t-il une part d'improvisation en faisant vivre vos personnages au fil des chapitres ?



Alexis : Je pars de ma fin. Si mon histoire est aussi bonne que je le crois, alors elle comporte des twists, des révélations naturellement, sans avoir besoin de "forcer". Un bon cliffhanger doit venir de manière inattendue mais logique. Je suis convaincu que s'il faut ajouter artificiellement des scènes, c'est que l'histoire n'est pas assez bonne.

Avant d'écrire *le Cercle de Kern*, j'ai abandonné l'écriture de quatre romans ! Une bonne histoire, ça se paie !

Nicolas : Votre roman* Le Mangeur d'âmes *a récemment été adapté au cinéma, confirmant la dimension très visuelle de votre écriture. Le fait de voir l'un de vos univers prendre vie à l'écran a-t-il modifié votre façon d'aborder la mise en scène, le décor ou la noirceur du* Cercle de Kern *? Pensez-vous désormais vos chapitres de manière encore plus cinématographique ?

Alexis : Non. Quand j'écris, je le fais pour mes lecteurs. Je ne me laisse pas distraire par une hypothétique adaptation. D'abord, c'est très rare de finir sur écran, ensuite c'est déjà difficile de faire un bon roman, si en plus on doit se préoccuper de plaire à un producteur, on se tire une balle dans le pied. Qui plus est, c'est parfois ce qu'on juge inadaptable qui va séduire un producteur.

Moi, je crois en la sincérité de l'auteur. Il faut écrire avec ses tripes, avec une vraie envie de divertir, de passionner. Tout donner !

Nicolas :* Le cercle de Kern *est traversé par des scènes d'une grande tension où l'esprit humain est poussé dans ses retranchements. Cherchez-vous délibérément à exacerber cette violence psychologique et ainsi faire ressortir l'humanité et la résilience de vos personnages face à la cruauté ?

Alexis : Vous me faites passer pour un bon taré ! Mais, ça ne me déplait pas ! L'exercice veut que des personnages soient confrontés à l'horreur. Ce n'est pas tant l'horreur en question que la façon de la subir qui m'intéresse. Les réactions de chacun lorsqu'il est face à l'horreur, c'est ça qui est passionnant. Parce que tout le monde se dit "et si ça m'arrivait ?".

Nicolas : La sortie d'un roman est toujours un grand moment, et* Le Cercle de Kern *s'annonce comme un des événements incontournables de cette rentrée littéraire. Vous avez certainement de nombreux rendez-vous autour de sa parution. Mais après, d'autres projets sont-ils en cours ? De nouvelles actualités que vous aimeriez nous partager ?

Alexis : Mon prochain roman est déjà presque terminé. Je suis très satisfait du résultat, ce qui me met en confiance.

J’ai deux commandes de scénarios en chantier. L’un pour le cinéma, l’autre pour une plateforme.

Très prochainement, on va me voir dans une émission célèbre où il est question de repérer les menteurs, sur M6.

Enfin, je suis en discussion avancée pour l’adaptation de *À Couper le souffle*.

Nicolas : Merci pour le temps consacré à cette interview, je vous laisse le mot de la fin pour nos lecteurs pour conclure notre entretien.

Alexis : Je tiens à remercier mes lecteurs de leur fidélité, de leur soutien. J’écris avec passion et c’est toujours une grande émotion de découvrir l’enthousiasme que je suscite. N’hésitez pas à venir me rencontrer sur les salons, en librairie ou médiathèque. Tous les rendez-vous sont annoncés sur mes réseaux sociaux.



© photo : Renaud Bouchez Society Signatures

ON EN PARLE…

Par les lecteurs

D'entre les morts, vu par Nadia



Après *Les poupées* et *Hurlements*, quelle sacrée excitation de me plonger dans le nouveau roman d'**Alexis Laipsker** et de retrouver pour la troisième fois Venturi et Montalvert, alias le Cow Boy et Menthe à l'eau. Un duo de choc de plus en plus attachant au fil des enquêtes.

La première page nous révèle la fin… un véritable choc. Très très fort ! Ce prologue va nous obséder durant toute notre lecture, au point de nous empêcher de la lâcher avant d'en connaître le dernier mot. Attendez-vous à être méchamment secoués, les neurones retournés, à l'envers à l'endroit, dans tous les sens possibles. **Alexis Laipsker** est un vrai sadique qui malmène ses lecteurs et nous, on prend un plaisir fou à se laisser torturer les méninges.

L'histoire s'ouvre sur une terrible scène de crime, une des pires que le commissaire Venturi ait dû affronter au cours de sa carrière. Au fond d'une cave, un corps de femme sur lequel sont cousus des parties d'autres corps de femmes. C'est avec l'aide de Montalvert, psychocriminologue de génie, qu'il va tenter de résoudre cette macabre affaire. Impossible de vous en dire plus sans spoiler. Frissons garantis !

Les intrigues de l'auteur sont toujours bien tordues, mais celle-ci atteint des sommets de machiavélisme. Percutante, d'une grande complexité et magnifiquement ficelée. De quoi en perdre le nord, nous voilà menés par le bout du nez dans un dédale de fausses pistes. Bluffant !

Ce thriller psychologique est conduit pied au plancher, les chapitres courts s'enchaînent à un rythme frénétique, avec des rebondissements et un suspense à couper le souffle. Une tension de dieu le père nous vrille les nerfs, pensez à respirer pour éviter la crise de tachycardie. Heureusement, les échanges savoureux et les joutes verbales du célèbre duo détendent un peu l'atmosphère par moment,

laissant souffler un vent de légèreté. C'est noir et intense comme un expresso bien serré, shoot d'adrénaline à l'état pur.

Les nombreux twists et faux-semblants nous baladent jusqu'au dénouement. Quand il arrive, on retient son souffle et on écarquille tout grand les yeux devant l'énorme surprise qui nous attend. Renversant… on n'a rien vu venir !

Une lecture intense et nerveuse qui comblera les amateurs de sensations fortes.

Et pour ceux qui me poseront la question, même si les enquêtes sont indépendantes, je vous conseille plus que vivement de découvrir le duo de choc et son évolution en débutant par Les poupées.

Par Nadia, du blog : livressedunoir.be

* * *

À couper le souffle, vu par Nath



Dix-sept heures. C'est le temps qu'il reste à vivre à Emma. Emma Venturi. La fille du Commissaire Venturi, plus connu sous le nom de Cow-Boy. Rien que ça, ça présage une lecture intense. Une course contre la montre qui se ressentira jusque dans notre manière de tourner frénétiquement les pages et d'envoyer promener sans ménagement toute personne qui tentera de nous en détourner. Oui, ma sociabilité frise le zéro pointé quand j'entame ce genre de récit.

Cow-Boy et Menthe-à-l'eau (Olivia Montalvert), c'est un duo improbable que j'adore. Flic bourru, mais diablement efficace, Cow-Boy s'exprime presque exclusivement en gueulant. Menthe-à-l'eau, elle, analyse la psychologie des criminels avec énormément de finesse, mais une conviction qui ne peut jamais atteindre les 100% tant espérés par Venturi.

Pour l'heure, un malade s'amuse à enfermer des gens vivants dans un espace réduit, les promettant à une mort certaine au terme d'un supplice si cruel qu'ils finissent par l'attendre plus que la redouter. C'est au Commandant Sarkissian que revient le privilège de se lancer sur les traces de ce taré qui a déjà fait plusieurs victimes. Le pire étant que le criminel prend un malin plaisir à informer police secours. Il livre les emplacements dans un timing millimétré, calculé pour générer une frustration vénéneuse chez les policiers : celle de ceux qui ont effleuré la vérité

du doigt, mais trop tard ! Lorsque le nom de la nouvelle victime tombe, Sarkissian n'a aucun doute. Même mis sur la touche par sa hiérarchie, il est hautement improbable que Venturi s'asseye sagement en attendant qu'on lui ramène la dépouille de sa fille. Tout ce qu'il y a à tenter, il le tentera…

Et voilà cette double enquête, l'officielle et l'officieuse, qui démarre dans un tempo effréné, car chaque seconde compte. L'écriture de Laipsker pulse, on court littéralement au rythme de chapitres très courts et qui alternent les points de vue, y compris celui d'Emma, enfermée. Ce rythme de diable sied à cette course contre la montre à l'issue potentiellement fatale.

Venturi devra affronter deux cauchemars : celui d'arriver trop tard, et celui, plus intime, de lever le voile sur les parts d'ombre de sa propre fille. Sa quête l'amène à découvrir trop de choses qu'aucun père ne voudrait explorer, mettant à mal ses doux souvenirs de cette petite fille qu'il a bercée, consolée, élevée.

Moi qui aime particulièrement les répliques cinglantes de Venturi, rarement dénuées d'un humour de potache, force est de constater que, cette fois, il n'a évidemment pas le cœur à plaisanter. Pour autant, son tempérament borderline aura ici tout loisir de s'exprimer, plus tranchant que jamais, abandonnant la dérision pour une lucidité brutale ! Il n'a effectivement rien à perdre, et il distribuera quelques baffes sans le moindre état d'âme ! C'est furieusement jubilatoire pour le lecteur !

Quelques rebondissements placés méthodiquement permettent à l'histoire de ne jamais ralentir, si bien que le lecteur n'aura de répit qu'une fois la dernière page tournée… Et encore…

Évidemment que j'ai adoré. Des personnages attachants qui mélangent grandes gueules et réparties affûtées, une intrigue fiévreuse, un scénario parfaitement ficelé… Franchement, c'était taillé pour me plaire !

Par Nath, du blog : lecturesdudimanche.com

* * *

Le cercle de Kern, vu par Nicolas

« Un récit qui devient vite un infernal cercle vicieux. »

Chaque année, j'ai le plaisir de plonger dans l'univers sombre et machiavélique d'Alexis Laipsker. Autant vous dire que je savais à peu près dans quoi je m'embarquais, et je vous annonce d'emblée que le bilan est pour moi très positif, une fois de plus ! C'est ce que je considère comme une parfaite "lecture popcorn", ultra divertissante et terriblement addictive.



L'intrigue débute lorsqu'à la suite d'un accident de voiture, Philippe Kern et sa fille Chloé trouvent refuge dans le petit hameau isolé de La Sagnée. Le lendemain matin, la jeune fille a disparu. Face à ce père désespéré, on découvre des villageois au comportement suspect, semblant tous liés par un terrible secret. En parallèle, une enquêtrice tentant d'élucider une affaire de meurtres va voir ses dossiers converger directement vers ce même village. Je ne vous en dis pas plus pour préserver le mystère, car l'auteur a bâti une intrigue où chaque révélation compte et où le moindre détail pourrait gâcher la surprise.

L'histoire bénéficie d'une construction redoutablement efficace avec des fils narratifs qui alternent et nous tiennent constamment en haleine. La plume de l'auteur est incisive et nous manipule en beauté une nouvelle fois ! On échafaude des théories, on croit avoir compris, puis nos certitudes volent en éclats et nos neurones se retournent dans tous les sens ! Du côté des personnages, qu'il s'agisse de la nouvelle enquêtrice, du simple d'esprit qui dessine d'étranges symboles, ou même du hameau de La Sagnée qui devient un personnage à part entière avec son atmosphère lourde et inquiétante, tout est travaillé pour qu'on ne lâche jamais le livre. Car c'est là, la force d'un livre d'Alexis Laipsker : c'est le page-turner par excellence !

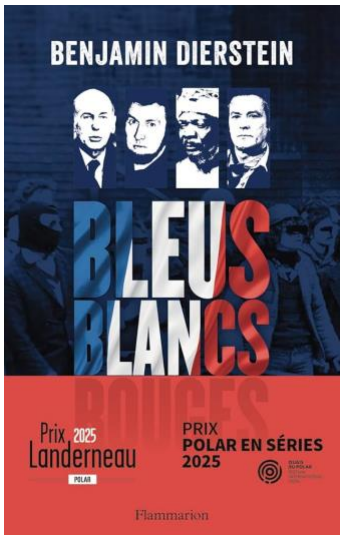
En conclusion, c'est un excellent thriller que j'ai dévoré d'une traite. Comme beaucoup de lecteurs, je suis évidemment fan de son duo Venturi et Montalvert, mais le *Cercle de Kern* est un excellent One-Shot avec sa nouvelle enquêtrice !

Par Nicolas, du compte Insta : @critiquedepoche

LES COUPS DE CŒUR DES LECTEURS

« Bleus, Blancs, Rouges » de Benjamin Dierstein

Éditions Flammarion - Parution le 19 Février 2025 - 800 pages



Avec "Bleus, Blancs, Rouges" Benjamin Dierstein nous emmène en 1978, dans la France de Giscard, alors que les services français sont en alerte rouge face à la vague de terrorisme qui secoue l'Europe. On y retrouve des personnages comme Jacquie Lienard, une ambitieuse inspectrice aux Renseignements Généraux et Marco Paolini, un jeune Corse aux dents longues tout juste intégré à la brigade Antigang. Il y a aussi Gourv, un brigadier envoyé pour infiltrer un groupuscule d'extrême gauche, et Robert Vauthier, un ancien mercenaire de la Françafrique revenu régner sur la nuit parisienne.

Les personnages sont profondément humains, pétris de contradictions, d'ambitions parfois dévorantes et de zones d'ombre. On s'attache autant à la détermination de Jacquie qui tente de s'imposer dans un monde d'hommes, qu'on observe avec fascination la violence de Marco ou la galère de Gourv.

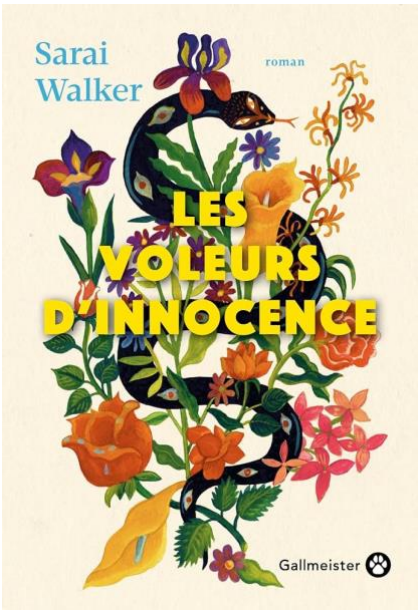
Ce premier tome ouvre une fresque historique et politique d'une grande densité, où la petite histoire inventée se mêle en permanence à la véritable Grande Histoire. Entre la guerre des polices, les barbouzeries, la menace d'Action directe, les scandales d'État et les trafics en tout genre, le travail de documentation est bluffant. Mêlant récit tendu, dialogues dignes d'Audiard et notes de synthèse des RG, il installe une immersion totale et électrique dans cette époque qui justifie pleinement les éloges que l'on voit partout sur sa trilogie. C'est un polar politique sauvage, brillant et addictif qui dissèque les coulisses du pouvoir. Une lecture qui donne envie d'enchaîner avec la suite de sa trilogie déjà disponible !

Par Nicolas (Instagram : @critiquedepoche)

* * *

« Les voleurs d'innocence » de Saraï Walker

Éditions Gallmeister - Parution le 24 Août 2023 - 624 pages



" Les sœurs Chapel :

D'abord elles sont mariées

Puis elles sont enterrées ".

N'ayez pas peur, et venez ouvrir les portes de cette magnifique demeure Victorienne !

Le gâteau de mariage, lieu de tous les fantasmes des habitants de Bellflower abrite la famille Chapel , Belinda et Henry les parents et leurs six filles .

Aster, Rosalind, Calla , Daphne, Iris et Hazel .

Elles représentent un magnifique bouquet de fleurs, mais attention à vous, une fois à l'intérieur du gâteau de mariage, si l'odeur de rose arrive à vos narines, alors il sera trop tard, la malédiction frappera, il faut toujours écouter Belinda...

Un roman inoubliable, une construction qui frôle la perfection. Il décrit l'émancipation de la femme, son envie de prendre le contrôle sur son avenir , son corps, ses désirs.

Il est aussi dans certains passages très poétique (« *les lueurs d'un ciel couleur agrumes et abricot* ») : j'adore cette phrase.

Le côté gothique, sombre, est subtilement dosé.

J'ai beaucoup apprécié que cette lecture soit lu comme une confession entre Iris et moi.

Ce petit pavé de 620 pages se dévore, nous pose des questions , un vrai plaisir ! À découvrir d'urgence !

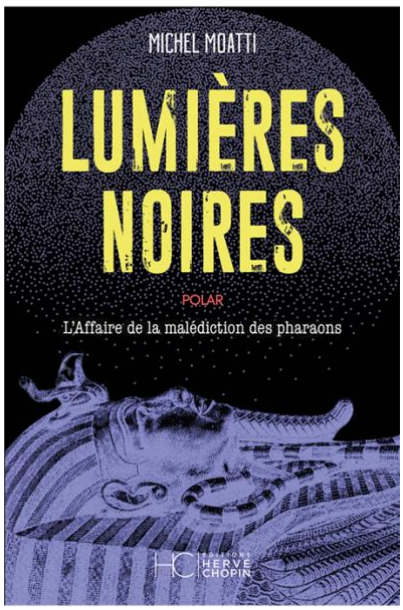
Comme moi , j'espère que vous aurez la chance de découvrir la terrible malédiction des sœurs Chapel, une lecture à l'odeur de rose et d'espoir.

Par Gérald (Instagram : gerald.en.poche)

* * *

« Lumières noires : l'Affaire de la malédiction des pharaons » de Michel Moatti

Éditions HC - Parution le 21 Mai 2026 - 282 pages



C'est au cœur des années 30 que nous plonge Michel Moatti avec ce roman qui n'a rien d'ordinaire. En effet, quand la malédiction de Toutânkhamon effraie autant qu'elle intrigue le monde entier, Howard Carter, l'historien qui s'enorgueillira de cette incroyable découverte, commencera à s'inquiéter de tous les décès plus ou moins étranges qui se déclarent autour de lui. Cette fabuleuse découverte d'un tombeau datant des pharaons aura-t-elle aussi la peau des aventuriers qui auront osé briser les murs qui préservaient des secrets et des trésors inestimables ?

Grâce à son métier de journaliste, Michel Moatti acquiert une rigueur documentaire à toute épreuve, et réussit à captiver son lecteur en proposant une rencontre purement fictionnelle de deux personnes diamétralement opposées qui ont vraiment vécu à cette époque.D'un côté Marie Curie, double prix Nobel, d'une rigueur scientifique à toute épreuve, très terre à terre, bien loin des déboires occultes qui hantent Howard Carter, d'un autre côté, égyptologue renommé, s'attribuant les mérites de la découverte du tombeau de Toutânkhamon, terrorisé par une éventuelle attaque venant de l'au-delà, mais aussi par les secrets qui se trament autour des fouilles archéologiques menées par son équipe.

C'est un roman fascinant, où on jubile de plaisir quant aux remarques acerbes et aiguisées de Marie Curie, face au fade Howard Carter. Proposer une enquête à Marie Curie, c'est du pain béni quand c'est Michel Moatti qui est aux commandes. Coupures de presse, documents, détails, le roman est agrémenté d'informations d'époque ou même parfois, purement inventés par l'auteur. Un travail impressionnant de recherches pour ce passionné d'Egypte depuis son enfance. Un livre que je recommande, rien que pour le plaisir de passer du temps avec cette incroyable scientifique au caractère bien trempé.

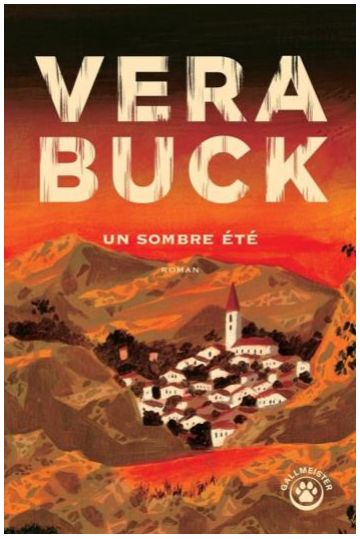
Par Charlène (du blog : unbonlivrealire.wordpress.com)

* * *

« Un sombre été » de Véra Buck

Éditions Gallmeister - Parution le 19 Août 2026 - 425 pages

Botigalli garde ses secrets



Une maison achetée pour un euro dans un village abandonné de l'arrière-pays sarde. Pour Tilda, architecte en quête d'un nouveau départ, c'est une aubaine. Le rêve : rénover entièrement une vieille bâtisse et tourner définitivement la page d'une période douloureuse.

Lorsque le jeune frère de Tilda vient lui rendre visite et disparaît soudainement, les questions se multiplient. Et puis il y a ces cloches de l'église qui sonnent toutes seules le dimanche…

En parallèle, Enzo, un journaliste qui enquête sur l'histoire de Botigalli, cherche à comprendre ce qui s'est réellement passé dans ce lieu marqué par une histoire aussi mystérieuse que douloureuse. Il tente de faire parler les silences et de déterrer certaines vérités enfouies.

Vera Buck nous plonge dans un roman où la noirceur se mêle à l'intime.

Un huis clos à ciel ouvert

Au cœur de l'arrière-pays sarde, Botigalli semble figé hors du temps. Ses maisons abandonnées, ses ruelles silencieuses, ses montagnes et la nature sauvage qui l'entoure créent une atmosphère aussi fascinante qu'inquiétante.

Botigalli est bien plus qu'un décor. Le village devient un personnage à part entière, chargé des traces de ceux qui y ont vécu.

Tilda ne vient pas seulement restaurer une maison. Elle veut aussi reconstruire sa vie et prendre un nouveau départ. Face à elle, Enzo enquête sur l'histoire du village et tente d'en comprendre les silences.

On retrouve ici tout ce qui fait l'univers singulier de **Vera Buck** : une tension qui s'installe insidieusement, un présent qui se mêle au passé, plusieurs voix qui se répondent et des révélations distillées par petites touches. La double temporalité est parfaitement maîtrisée et, peu à peu, les pièces du puzzle s'assemblent.

Bien plus qu'un mystère

Derrière la noirceur et le mystère, l'autrice fait peu à peu émerger une histoire profonde, où les blessures du passé prennent une résonance bouleversante.

Les secrets familiaux, la psychologie des personnages et les non-dits donnent au récit une profondeur qui dépasse largement l'énigme qui entoure le village. Tout est merveilleusement travaillé.

Et puis il y a cette atmosphère… Envoûtante, sombre et parfois inquiétante.

Je ne vous parlerai bien sûr pas de ce qui s'est réellement passé à Botigalli, de ceux qui portent encore les traces de son histoire et de tout ce qui se cache derrière les apparences. Gardons le mystère et le plaisir de la découverte !

Sachez simplement que les révélations s'accélèrent dans les derniers chapitres et que **Vera Buck** nous réserve une fin qui m'a bouleversée et serré la gorge.

Après *Les enfants loups* et *La cabane dans les arbres*, *Un sombre été* est, pour moi, son meilleur roman.

Un roman noir mystérieux et envoûtant, porté par un décor fascinant et cette profondeur humaine qui lui donne ce petit supplément d'âme que j'aime tant.

*<u>À noter</u> : **Vera Buck** a ajouté une postface à ce roman. Je vous conseille vivement de la lire après avoir refermé le livre. Elle donne une dimension supplémentaire, profondément émouvante, à tout ce que vous venez de vivre.*

Par Nadia (blog : livressedunoir.be)

* * *

« La route du diable » de Caleb Traskman (Franck Thilliez)

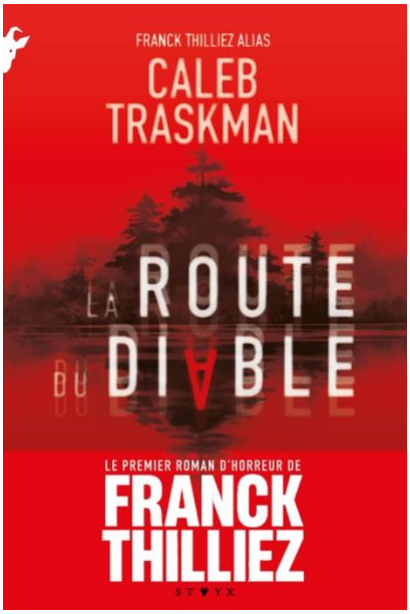
Éditions Styx - Parution le 10 Septembre 2026 - 288 pages

Iris Déprez et Mathis Lefait partagent leur vie d'aventuriers sur les réseaux et cumulent ainsi beaucoup d'abonnés.

Et, quand ils disparaissent complètement à plusieurs dizaines de kilomètres d'Hollow Spring, leur communauté entre en alerte rouge.

Lorsqu'Abigaël est contactée par CaseCrackerLilylou, une lueur d'espoir de retrouver sa fille jaillit alors, au cœur de son chaos intérieur physique et mental.

La route du Diable, de mystérieuses disparitions, le km 666, personne n'est préparé à ça… encore moins vous…



La route du Diable est le premier roman d'horreur de Franck Thilliez, écrit sous le pseudo Caleb Traskman, le protagoniste principal de sa célèbre trilogie. Personnage qui le hante au point de chercher à le faire vivre en tant qu'auteur désormais.

Les fans des films de ce genre y retrouveront parfaitement cette ambiance si particulière et si pesante (comme dans *Blair Witch*).

L'ambiance du récit est un savant mélange de nos premières peurs cinématographiques avec, en plus, la technologie utilisée de nos jours.

L'adrénaline qui envahit peu à peu l'histoire, bel et bien flippante, nous gagne également. Si vous n'en rêvez pas la nuit, vous aurez de la chance… surtout après cette fin…

L'auteur fait quelques références, notamment à celle de Negan *(The Walking Dead)*, et à l'incroyable série *La 4ème dimension*, qui a marqué toute une génération. Mais c'est le chat de Schrödinger qui reste la clé principale. On comprend mieux le tee-shirt que porte l'auteur.

La route du Diable ou Devil's Highway existe vraiment. Surnommée route 666 (6ème embranchement de la Route 66) et rebaptisée route 491, c'est surtout le royaume de la mort, en raison des milliers de victimes depuis toujours dues au climat et aux accidents. Peut-être pour d'autres raisons plus sombres ou horrifiques également, qui sait ?

Sur les réseaux, nous retrouvons beaucoup d'aventuriers, de voyageurs ou de vacanciers qui partagent leurs expériences dans des endroits insolites ou non. D'ailleurs, Franck Thilliez le fait également tous les ans, en réalisant une sorte de mini-reportage qu'il offre à ses lecteurs. Mais tout est loin d'être aussi idyllique, et de nombreux drames ou disparitions se produisent. À vouloir se mettre en avant continuellement sur le net, afin de gagner plus de followers, bon nombre feraient n'importe quoi et en oublient le danger.

Certains deviennent des proies faciles et ici, plus que jamais, Caleb Traskman exploite ceci avec brio.

Un passé étrangement flou, un présent peut-être et un avenir incertain. Bienvenue sur *La route du Diable*, que le cauchemar commence !

Par Fanny (du blog : leblogdefannyh.com)

* * *

« La station » de Jakub Szamalek

Éditions Métailié - Parution le 3 Octobre 2025 - 376 pages



Ah, l'espace ! Cette immensité qui n'appartient à personne…

Car il n'appartient à personne, n'est-ce pas ? On est tous d'accord ? Tout le monde doit travailler ensemble pour le bien de la recherche et de l'humanité ? À moins que la conquête spatiale ne soit rien d'autre qu'une utopie politique suspendue au-dessus de la Terre, traversée par les mêmes tensions que le monde d'en bas ?

Forts de leurs idéaux de coopération, des astronautes russes et américains s'apprêtent à rejoindre l'ISS, la Station spatiale internationale, fruit de la collaboration post-guerre froide entre les États-Unis et la Russie. Nous sommes en 2021 et, sous les sourires de convenance, le ton est rapidement donné : cette mission sera peut-être la dernière qu'ils mèneront conjointement.

Car aux États-Unis, les sociétés privées commencent à devenir des partenaires sérieusement envisageables pour la NASA. Au fil des années, l'intérêt du public s'est émoussé… et les financements avec lui. Le privé apparaît alors comme une solution séduisante, qui aurait en plus l'avantage de permettre de tourner la page de ce partenariat faussement idéal avec la Russie. Un partenariat devenu politiquement embarrassant, notamment depuis 2014 et l'invasion de la Crimée. De toute façon, les vieilles tensions n'avaient jamais vraiment disparu, tout juste étaient-elles soigneusement masquées. Pendant que Washington regarde de plus en plus vers ses entreprises privées, la Russie, elle, voit son programme spatial courtisé par la Chine.

On pourrait penser que, comme dans tout partenariat arrivant à échéance, chacun se saluerait poliment en se serrant la main. Mais bien sûr, lorsque deux puissances de la taille des États-Unis et de la Russie sont aux commandes, rien n'est jamais aussi simple !

Car si la Station spatiale internationale est née de l'optimisme des années 1990, elle porte aussi les traces des calculs qui ont rendu cette coopération possible. Officiellement, Russes et Américains avaient uni leurs forces pour le bien de l'humanité et de la recherche scientifique. Officieusement, chacun y trouvait son

intérêt : les États-Unis accédaient à certaines technologies soviétiques, tandis que la Russie trouvait les financements nécessaires pour maintenir son programme spatial à flot. Pendant un temps, l'équilibre a tenu. Mais dans *La Station*, Jakub Szamałek montre avec une précision presque clinique combien cette coopération repose sur un socle fragile. Lorsque les tensions politiques remontent à la surface, l'illusion d'un territoire neutre se fissure. La station, censée être un sanctuaire scientifique, devient alors un prolongement du jeu diplomatique terrestre.

« *La station spatiale internationale était avant tout un satellite de recherche… un terrain neutre où les empires mettaient de côté leur animosité* ». Une vision presque idéaliste qui, dans le roman, va rapidement être mise à rude épreuve !

À peine arrivés sur l'ISS, un taux d'ammoniaque en hausse vient perturber l'ordre établi. Rien de dramatique en apparence : il faut simplement en trouver l'origine afin de ne pas compromettre la mission. Très vite pourtant, le contexte géopolitique mondial s'invite en orbite et contamine l'entente fragile entre les astronautes.
Côté russe, on soupçonne les Américains de mettre la station en danger. Côté américain, on commence à se demander si les Russes ne seraient pas responsables de cet incident dont l'origine demeure introuvable. Petit à petit, dans un environnement déjà hostile, la tension monte d'un cran.

Vivre dans l'espace est peut-être le grand rêve de bon nombre d'enfants. Cependant, dans la réalité, cela n'a rien d'amusant ! Il faut une bonne dose de passion et de ténacité pour supporter de vivre dans ce huis clos métallique qui tourne à 28 000 km/h autour de la Terre. Tout devient affaire d'équilibre. L'équilibre technique, bien sûr, mais aussi l'équilibre humain. La moindre anomalie doit être identifiée, chaque procédure parfaitement exécutée, et chacun doit pouvoir compter sur l'autre. Dans un environnement où la moindre erreur peut devenir fatale, la confiance n'est pas une vertu morale. C'est une condition de survie.

Pourtant, même dans l'espace, l'humanité ne disparaît jamais complètement derrière la technologie. Les astronautes restent des êtres humains avec leurs habitudes, leurs frustrations et leurs besoins très terrestres. Le rêve spatial est décortiqué, et moi qui ne suis ni scientifique ni vraiment intéressée par le sujet, je dois admettre que j'ai trouvé les explications passionnantes. On ne s'imagine pas les contraintes techniques ou émotionnelles d'un tel voyage. Car on est assez loin de la réalité hollywoodienne et vivre en apesanteur pendant six mois est une épreuve physique et psychologique extrêmement intense.

Quand bien même, malgré la noblesse de la profession, je reste personnellement assez dubitative (*ou peut-être que je ne comprends tout simplement pas*) quant à l'utilité de cette conquête, d'autant qu'à force de projets, réussis ou non, on est en train de faire de l'espace un dépotoir géant… Même là, l'homme n'a pas de respect pour l'univers !

Mais revenons-en à nos astronautes : derrière les protocoles, les agences spatiales et les rivalités entre puissances, l'auteur s'attarde aussi sur les individus. Lucy, notamment, notre héroïne, qui incarne ces personnalités dont la carrière s'est construite au prix de sacrifices très concrets mais qui pourtant n'échappent jamais à cette question lorsque la mission approche : qu'est-ce que l'on accepte de laisser derrière soi pour atteindre les étoiles ? Si la conquête spatiale a longtemps été racontée comme une épopée héroïque, *La Station*rappelle qu'elle est aussi faite de choix personnels, de renoncements et parfois de doutes. A fortiori lorsque la commandante de la mission est une femme et que l'on sait tous que, pour se retrouver à ce niveau de responsabilités, une femme doit souvent faire deux fois plus d'efforts et renoncer à deux fois plus de choses pour entendre malgré tout que seule sa condition féminine l'a hissée à ce poste. À quatre cents kilomètres au-dessus de la Terre comme au niveau du sol, les mêmes réflexes persistent : méfiance, misogynie, homophobie, racisme, intérêts nationaux, jeux de pouvoir… pareil que sur terre, sauf que tout ça flotte en apesanteur dans une poignée de modules métalliques !

J'ai entamé ce texte un peu mécaniquement, en songeant à ma rencontre à venir avec l'auteur. Mais j'ai été très rapidement émotionnellement impliquée. Non seulement c'est bien écrit, mais ça soulève bien des interrogations et des réflexions, et tout le monde sait comme j'adore ça ! Car l'auteur pose sur le monde un regard critique et crédible qui rappelle que, bien que nous soyons tous humains, nos réactions sont conditionnées par une multitude d'éléments extérieurs. Et ce conditionnement nous empêche parfois de voir simplement. La fin, d'ailleurs, peut sembler manquer de sel aux puristes, mais moi je la trouve particulièrement bien choisie et éclairante !

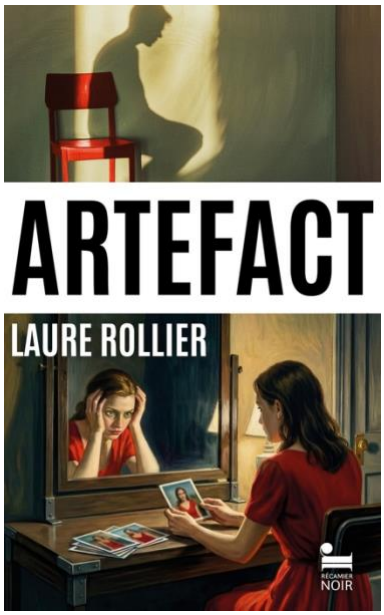
La station devait nous rapprocher des étoiles. Elle nous rappelle surtout que, même là-haut, nous restons irrémédiablement humains.

Par Nath (du blog : lecturesdudimanche.com)

* * *

« Artefact » de Laure Rollier

Éditions Récamier - Parution le 8 Octobre 2026 - 288 pages



Imaginez : vous êtes chez vous, et vous recevez un carton rempli de photos de vous. Sur l'une d'elles, cette phrase glaçante : « Celle-ci est la dernière parce que tu vas mourir. »

Avec un tel point de départ, difficile de ne pas avoir envie de découvrir la suite. Et pour moi, cette curiosité s'est rapidement transformée en une envie de tourner les pages !

Dans *Artefact*, Laure Rollier déroule une intrigue addictive et crée une tension qui monte au fil du récit. J'ai été happée par cette histoire, avec ce besoin de comprendre ce qui se cachait derrière tout ça. Le genre de lecture où l'on se promet de s'arrêter après un chapitre… avant d'en commencer aussitôt un autre.

Mais ce qui m'a particulièrement touchée, c'est ce que l'autrice aborde au-delà du suspense. Sans vous en dévoiler davantage, un sujet de fond profondément émouvant vient donner une autre dimension à l'histoire.

Un véritable page-turner qui m'a tenue en haleine du début à la fin.

Si vous aimez les thrillers qui vous font murmurer « encore un chapitre » alors qu'il est déjà deux heures du matin, *Artefact* pourrait bien être fait pour vous.

Par Alice (du compte Instagram : @alice_dessine_moi_mes_reves)

* * *

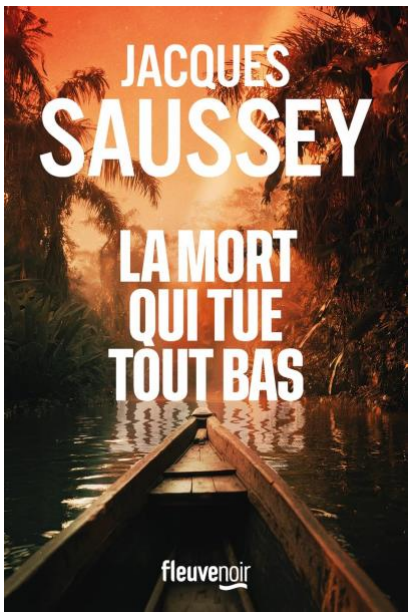
L'ENTREVUE

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com



- « La mort qui tue tout bas » de Jacques Saussey -

Charlène : Bonjour Jacques et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton dernier roman,* La mort qui tue tout bas*, édité chez Fleuve Noir est disponible en librairie depuis le mois de septembre. Peux-tu nous en parler un peu ?



Jacques : Bonjour, la Revue du Noir ! *La mort qui tue tout bas* est une histoire que je portais en moi depuis trois décennies. Kulimaësiku, l'un des personnages emblématiques de cette intrigue guyanaise (de son vrai prénom Hervé), est un être fait de chair et de sang que j'ai rencontré au Québec en 1995. Il avait vécu un long moment en Guyane avec les Wayana avant d'être contraint de migrer vers le nord à cause du paludisme, cette saloperie transmise par les moustiques en équateur. Seulement, à cette époque, je n'avais pas encore écrit un seul roman. Le premier (Colère noire, paru en 2013) ne devait arriver à terme qu'en 2008. Je partageais avec lui la passion du tir à l'arc, et c'est ce qui nous a réunis là-bas. Cet homme est très vite devenu mon ami. Nous avions tant en commun que ça donnait le vertige. Il était mon double en plus aventureux, en plus sauvage. Peut-être celui que je serais devenu si, comme lui, j'avais fait d'autres choix dans les années 80.

Charlène : Après des enquêtes ancrées dans des décors plus familiers ou urbains, qu'est-ce qui t'a poussé à jeter tes personnages dans l'immensité touffue et menaçante de la Guyane ? Comment s'est déroulé le travail de documentation pour restituer cette atmosphère si particulière ?

Jacques : La plupart de mes romans se déroulent dans des lieux ouverts. Même si je suis né à Paris, je n'ai jamais aimé la ville, où les humains sont parqués dans des boîtes assemblées les unes au-dessus des autres sous prétexte que le métro est à deux pas et la boulangerie au coin de la rue. J'ai assumé toute ma vie le choix de devoir prendre le train pour me rendre au travail, et cela m'a coûté des milliers

d'heures de galère au cours de ces quarante-sept années de trajet ferroviaire quotidien depuis le lycée. Cependant, à partir de mon déménagement dans l'Yonne en 2007, je me suis organisé pour écrire dans le train, et j'y ai conçu mes quatorze premiers romans avant de prendre ma retraite. C'est la raison pour laquelle je ne conçois l'évasion littéraire que proche de la nature, où je vis bientôt depuis vingt ans. Le COVID et l'enfermement m'ont ensuite conduit à écrire *l'Aigle noir,* dont l'action se déroule à la Réunion, lieu touristique emblématique par excellence. Après trois autres romans dans des ambiances très différentes - dont *Invisible*, qui vient de remporter le Prix Polar 2026 des Libraires U -, j'ai enfin ressenti que c'était le bon moment pour écrire cette intrigue guyanaise. L'environnement est là-bas beaucoup plus inquiétant qu'à la Réunion. C'est le premier département criminogène de France. J'étais prêt à l'affronter en compagnie d'un Kulimaësiku rajeuni pour l'occasion.



Charlène : L'intrigue commence par un empoisonnement au curare, un poison redoutable et hautement symbolique, qui impose un rythme particulier à l'agonie et à l'enquête. Le choix du curare, et cette façon dont les victimes sont maintenues en vie pour une lente descente aux enfers, créent une tension psychologique immédiate. Qu'est-ce que ce type de crime apporte de plus qu'un meurtre plus "instantané" dans la construction de ton suspense et de l'histoire ?

Jacques : Le curare et le maintien en vie de la victime donnent dans ce livre tout le loisir au criminel de raconter une histoire à sa cible. Le lecteur doit comprendre dès le départ que ce point-là est crucial dans le fil du roman, mais je n'en révèle bien sûr pas plus à ce stade. Le crime instantané n'aurait pas assouvi le geste criminel du meurtrier, qui avait une puissante envie de faire souffrir *à son tour.* Il avait besoin de se repaître de la terreur de l'homme immobile, impuissant, incapable de se défendre. Exactement comme celles et ceux qu'il a abusés lui-même, mais cela, le lecteur l'ignore encore.

Charlène : Tes intrigues s'appuient souvent sur des problématiques bien réelles. Jusqu'où la réalité du terrain et les drames liés à l'orpaillage clandestin en Guyane ont-ils nourri l'histoire de ce roman ?

Jacques : On ne peut tout simplement pas écrire un livre sur la Guyane sans parler de l'or. Du trafic illégal, bien entendu, mais aussi de l'effet dévastateur de l'extraction légale, qui est tout aussi polluante que celle soumise à des contrats juteux. Le sol de la Guyane renferme de quoi alimenter la cupidité des sociétés

minières implantées dans le monde entier. Un projet du nom de Montagne d'Or a vu le jour en métropole il y a quelques années. Les populations se sont liguées contre le fléau que représente cette déforestation et ce creusement des mines à grande échelle, et elles ont provisoirement obtenu qu'il soit suspendu. Mais suspendu ne veut pas dire abandonné. Un certain président (suivez mon regard) en est partie prenante depuis le début, et cette incroyable manne le rend fébrile. Sauf que quand quelque chose de rare et cher cesse d'être rare, c'est le début de la fin…

Charlène : L'enquête d'Alice aborde des thématiques particulièrement sombres, notamment autour de la pédocriminalité et du poids des non-dits. Comment gères-tu l'écriture de sujets aussi délicats et douloureux ? Est-ce que confronter tes personnages à ces silences et à ces lourds secrets est une manière de révéler leur résilience ou de sonder la noirceur humaine ?

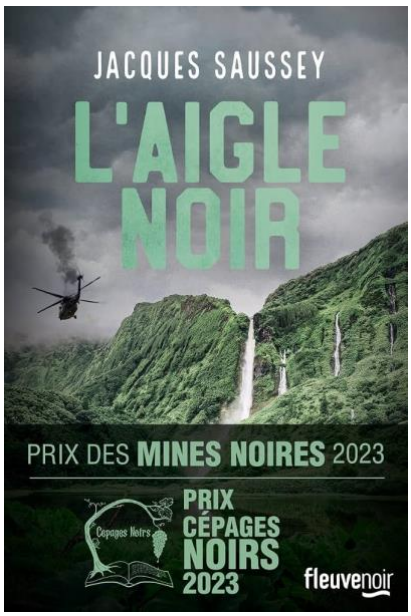
Jacques : Les deux à la fois. Ces sujets sont au cœur de mes romans depuis le premier. Ils animent la haine et le désir de vengeance, deux vecteurs principaux de l'écriture du Noir telle que je la conçois. Je peux parler de tous les sujets, même de la violence faite aux enfants, mais la seule chose à laquelle je me refuse, c'est le voyeurisme. On sait ce que les criminels font à ces victimes particulièrement fragiles, mais je ne le montre pas. C'est toujours un pari scabreux, je le reconnais, mais c'est cette ligne de crête qui guide mon travail de romancier à chaque livre.

Charlène : Au-delà de la réalité géopolitique et de la violence de l'orpaillage, tu intègres dans le roman le mythe local du* Baclou*, cette créature légendaire du folklore guyanais. Comment travailles-tu l'immersion dans les croyances et le mysticisme d'un territoire pour nourrir l'atmosphère d'un thriller ? Est-ce une manière de rappeler que la jungle guyanaise a ses propres lois, presque surnaturelles ?

Jacques : En réalité, on ignore ce qu'est le *baclou*. Une simple légende, un démon spirituel qui vient effectivement hanter les esprits adolescents sur lesquels il jette son dévolu, une entité sauvage et incontrôlable, ou une manifestation de la folie ordinaire de celles et ceux qui sont incapables d'affronter le monde dans lequel ils sont nés ? *Baclou* parfois écrit avec une majuscule, parfois non, son identité est aussi floue que les conséquences de son infestation. Les adolescents en sont une proie aussi facile qu'hystérique. La documentation que j'ai parcourue à ce sujet montre que ce sont en majorité les jeunes filles qui sont atteintes du syndrome du *baclou*, mais elles ne sont pas les seules. Une majorité ne fait pas généralité. Le mythe est tenace et, partant, passionnant. Les autochtones de tous les continents ont développé des croyances qui échappent encore et toujours aux religions dominantes. Les monstres, les fées, les goules, les farfadets, les démons, les grippe-

sous et les *baclous* n'ont pas fini de hanter les rêves et les frayeurs de nos contemporains.

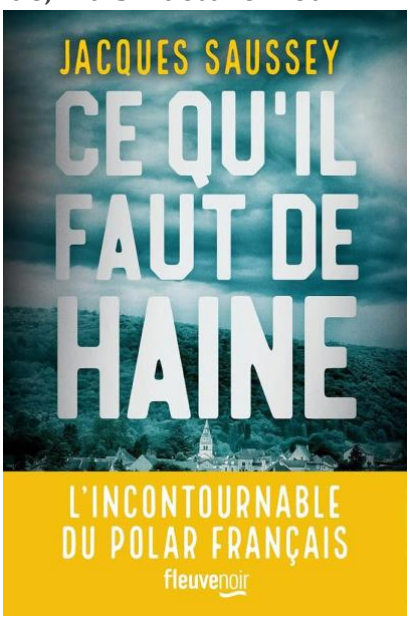
Charlène : Comment Paul Kessler et Alice Pernelle réagissent-ils face à un tel dépaysement ? Est-ce que les confronter à un territoire aussi hostile permet de révéler de nouvelles facettes de leur personnalité ou de leur binôme ?



Jacques : Oui, bien sûr. Après deux romans chacun, le but de cette intrigue était aussi de les mettre à nu chacun de leur côté. De montrer à la fois leurs failles et leur force, leur détermination et, parfois, leur obstination. Un territoire hostile comme la Guyane était le cadre parfait pour cela. Alice est née à la campagne, dans le Morvan, et Paul était résolument plus citadin à Lyon durant toute sa carrière, même s'il a choisi le cadre plus bucolique de la Provence pour sa retraite (Le seul coupable). Ils n'étaient préparés ni l'un ni l'autre à une aventure aussi rude en Amazonie, et c'est ce qui rendait pour moi leur implication dans l'intrigue aussi intéressante à travailler. De plus, je voulais que ce cross-over entre mes deux personnages récurrents se déroule de manière tout à fait inhabituelle, et que l'épilogue laisse le lecteur sur sa « fin ». Leur vraie rencontre restera dans le flou encore un moment, puisqu'ils ne seront pas présents dans mon prochain roman.

Charlène : Pour les lecteurs de la première heure, on ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre ce duo et celui formé par Daniel Magne et Lisa Heslin dans tes précédents romans. Comment construis-tu la dynamique d'un binôme d'enquêteurs au fil de ta bibliographie ? Qu'est-ce que Paul et Alice viennent amener de différent ou de complémentaire par rapport à tes duos passés ?

Jacques : Daniel et Lisa formaient dans la vie un couple soudé, mais fracturé. Leur amour s'est heurté de plein fouet à leur métier d'enquêteur et il n'y a pas résisté. J'avais creusé en profondeur (sur huit romans) la lente agonie de leur vie commune, et je n'avais pas envie de réitérer ce travail ni cette ambiance-là. J'avais besoin d'une autre électricité, tout en conservant un duo masculin-féminin auquel je tiens tout particulièrement. J'ai alors eu l'idée de confronter deux personnes de deux générations différentes qui ne formeraient jamais un couple. Paul est arrivé comme policier en retraite dans *l'Aigle noir*, puis Alice comme jeune étudiante en médecine dans *Ce qu'il*



faut de haine. Paul a déjà perdu un fils, et Alice devient très vite orpheline. Avec cette mise en place, ils ont dès le départ en eux ce manque et ces regrets qui vont les ronger toute leur vie. Et ces douleurs sont indépendantes l'une de l'autre. J'en ai fait deux êtres bousculés par la vie, mais dont la résilience a déjà été mise l'épreuve dans quatre romans. Ils se sont renforcés, l'un et l'autre, et ne sont pas prêts à toutes les compromissions. Pas les mêmes, en tout cas. Et cela promet des étincelles…

Charlène : Quelles sont tes actualités à venir ? Ton prochain roman est-il déjà en cours d'écriture ?

Jacques : Alors, pas vraiment, puisqu'il est terminé depuis un mois. Il s'agit d'un one-shot à dominante historique. L'intrigue se déroule sur 49 ans, très exactement entre 1946 et 1995. C'est probablement le plus gros que j'aie jamais écrit. Je démarre ces jours-ci l'écriture du vingt et unième, dans lequel Paul et Alice reviennent dans une enquête qui, cette fois encore, les emmènera loin de chez eux. Mais ce ne sera ni en Guyane ni à la Réunion… :)

Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview et pour ton soutien à la revue depuis le début. Je te laisse le mot de la fin.

Jacques : Merci à La Revue du Noir pour cette nouvelle entrevue sur ce tout dernier roman ! Elle a prouvé depuis un bon moment qu'elle tient une place de choix pour réunir les amateurs de Noir, qu'ils soient auteurs ou lecteurs. Je n'accorde pas tous ces termes au féminin pour éviter la redondance, mais le cœur y est. La qualité des textes des autrices du genre mérite qu'elles soient défendues bec et ongles par leurs camarades, ainsi que par la majorité des lecteurs qui sont en réalité des lectrices. La Revue du Noir, comme nous tous, s'y emploie avec ferveur et efficacité, je la remercie aussi pour cela. Longue vie à elle et aux belles découvertes qu'elle nous propose à chaque édition !



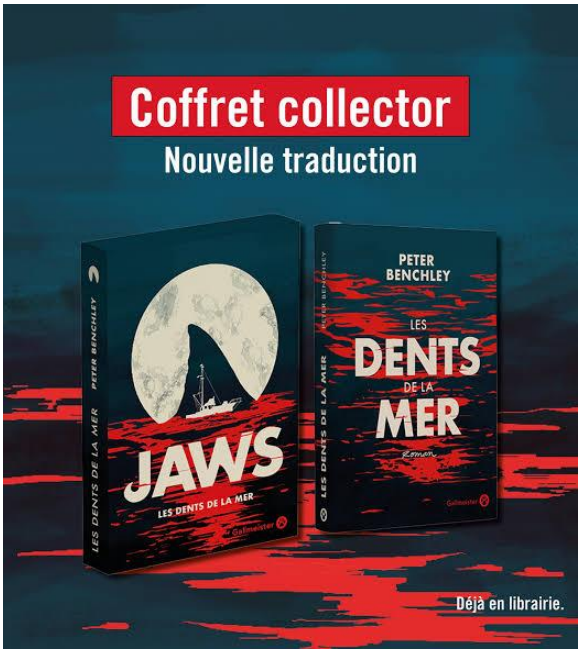
COUP DE PROJECTEUR

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche

- Les dents de la mer (1975) -

Pour ce numéro de la "rentrée", il est de bon ton de prolonger l'ambiance des vacances, dans une atmosphère bien particulière je vous l'accorde ! baignade interdite ! Mais visionnage de film fortement recommandé ! En route pour la plage d'Amity.

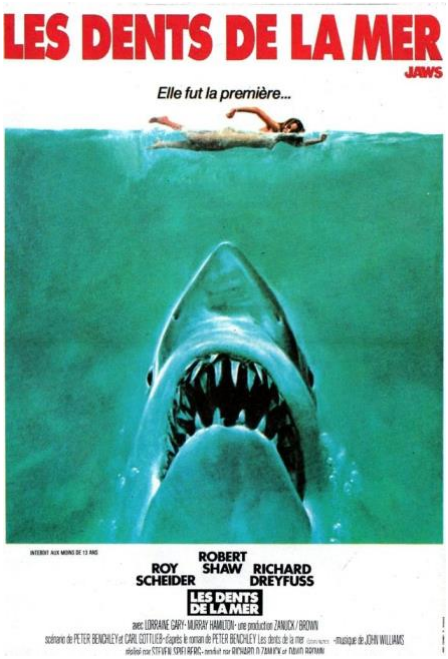
Le roman



Écrit par Peter Benchley, et paru en 74, ce livre offre un décor parfait pour un thriller. L'océan propose un cadre idéal pour l'angoisse, mais l'approche de l'auteur s'avère particulièrement grinçante.

L'intrigue nous emmène sur la petite île d'Amity, une station balnéaire soudainement frappée par les attaques foudroyantes d'un grand requin blanc. Le chef de la police, Martin Brody, tente de fermer les plages pour protéger la population, mais se heurte au maire, terrifié à l'idée de ruiner la saison touristique. S'ensuit alors une traque impliquant un océanographe, Matt Hooper, et un chasseur de requins aguerri, Quint. La plume de Peter Benchley est cynique, presque étouffante. Si les scènes d'attaques sont efficaces, le récit s'enlise malheureusement dans des sous-intrigues qui alourdissent le propos. Le traitement des personnages est surprenant de noirceur : ils sont pour la plupart égoïstes ou profondément antipathiques. On y suit un Brody dépressif et aigri, un Hooper arrogant qui entretient une liaison avec la femme du policier, tandis que le maire maintient les plages ouvertes sous la pression de la mafia locale. Ce rythme, haché par les drames conjugaux et les magouilles politiques, finit par diluer la tension horrifique, menant vers une conclusion que l'on pourrait presque qualifier de décevante.

L'adaptation



Un an plus tard, le jeune Steven Spielberg s'empare du projet et choisit d'opérer des coupes franches. Conscient des lourdeurs du livre, il élague purement et simplement les intrigues secondaires toxiques ! Exit la mafia et la romance adultérine, pour recentrer toute l'intrigue sur le suspense et la chasse au monstre.

Le film délaisse la froideur du papier pour une approche beaucoup plus aventureuse.

La caméra, à ras de l'eau, joue avec nos nerfs en suggérant la menace plutôt qu'en la montrant, un effet magistralement soutenu par la partition musicale devenue mythique de John Williams. Le casting est l'une des clefs de voûte de la réussite. Roy Scheider, Richard Dreyfuss et Robert Shaw offrent une dynamique que le livre n'avait pas : Spielberg transforme des hommes amers en héros faillibles mais profondément attachants. La fameuse scène où ils comparent leurs cicatrices dans la cabine du bateau illustre parfaitement cette camaraderie naissante. L'escalade dramatique est maîtrisée de bout en bout, nous happant jusqu'à un affrontement final explosif et mémorable.

Avis personnel



Les deux œuvres partagent la même trame de fond, mais l'une a clairement su transcender l'autre.

Le livre reste une dissection sociologique intéressante, dépeignant l'hypocrisie et l'avidité d'une petite ville prête à sacrifier des vies pour le profit. Cependant, sa noirceur étouffante et le manque de capital sympathie de ses protagonistes rendent l'expérience de lecture parfois laborieuse, avec également une plume où baigne une misogynie latente et un traitement des personnages féminins très réducteur, là où le film est plus intemporel.

Car en effet, le résultat à l'écran s'impose tout simplement comme l'un des plus grands chefs-d'œuvre du cinéma et l'inventeur du « blockbuster » estival. Il y a une véritable leçon de narration dans la manière dont Spielberg a su épurer l'histoire pour en tirer une tension pure et viscérale, tout en nous offrant un trio de personnages inoubliables.

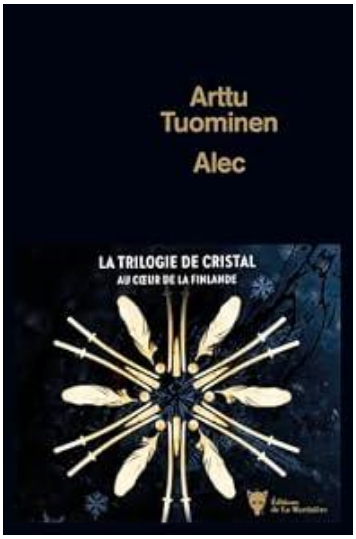
Un drame littéraire rugueux d'un côté, un modèle de suspense cinématographique absolu de l'autre. Deux supports différents pour nous prouver, de manière éclatante, qu'une adaptation réussie est parfois celle qui ose trahir son auteur pour en sublimer le cœur et le rythme, même si c'est plutôt rare ! Le plus souvent, le matériel de base reste le meilleur.



LES COUPS DE CŒUR DE SEV

Par Séverine, de la chaîne twitch : IlEstBienCeLivre

« Alec » d'Arttu Tuominen



Premier tome d'une trilogie, j'ai trouvé ce récit absolument passionnant et hyper immersif ! Comme d'habitude chez cet auteur, une utilisation de la narration sur deux temporalités est très judicieuse créant un suspense hyper bien amené.

Et surtout, toujours avec Tuominen, des personnages extrêmement attachants. On oscille entre vies familiales et cartels de drogues au fin fond de la magnifique Laponie. Le personnage de la jeune Liina est incroyable.

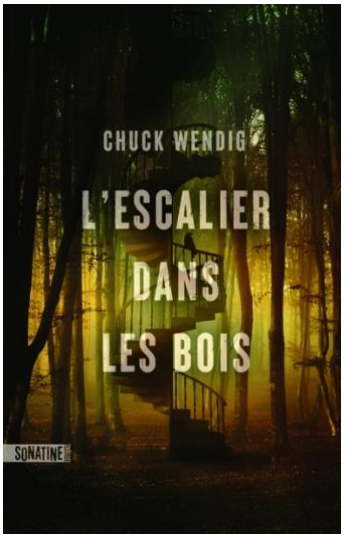
Bref, un moment de lecture très prenant, les cinquante dernières pages se lisent en apnée… Ah et puis, oui, j'ai pleuré. Vivement le tome 2 !

* * *

« L'escalier dans les bois » de Chuck Wendig

J'ai adoré cette lecture fantastique très noire ! Des thématiques qui parleront à tous : la maison, le foyer, les amitiés adolescentes, la famille dysfonctionnelle…

La part de fantastique sert parfaitement l'histoire et ses thématiques et ne m'a nullement gênée. Entre *Backrooms*, le *Ça* et *L'effet papillon,* un récit aux scènes parfois hyper angoissantes et malaisantes qui ne laissent pas indifférent !



5 copains, 1 qui disparaît, une quête au cœur du mal et des « monstres » qui se cachent entre les murs de certaines maisons. C'est rythmé, prenant, palpitant, c'est un one-shot, c'est un beau coup de cœur pour ce roman noir fantastique horrifique qui a incroyablement fonctionné chez moi. Je vous le recommande !

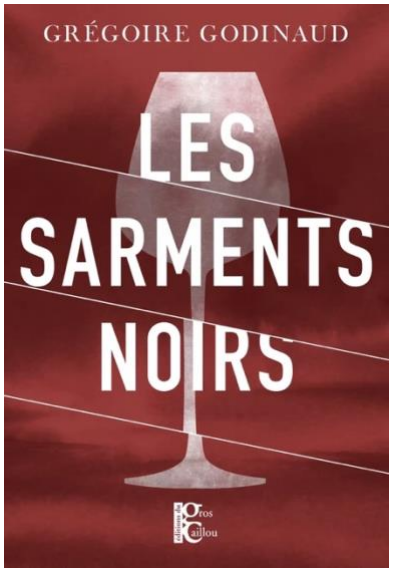
GARDE À VUE

Par Nicolas, du compte Insta : @critiquedepoche



- « Les sarments noirs » de Grégoire Godinaud -

Nicolas : Bonjour Grégoire, et bienvenue en garde à vue !



Je viens de terminer* Les sarments noirs*, paru aux Éditions du Gros Caillou, et j'ai été totalement happé par ce cru redoutable. Cette incursion dans les vignes bourguignonnes m'a beaucoup marqué, et j'aimerais en profiter pour vous soumettre à mon interrogatoire sur les coulisses de ce thriller œnologique.

Pour commencer, planter le décor de ce roman dans le milieu viticole de la Bourgogne est un choix fascinant. Qu'est-ce qui est venu en premier dans votre processus créatif : l'envie de créer une face sombre à ce terroir, ou l'intrigue autour d'un domaine familial et de ses lourds secrets à dissimuler ?

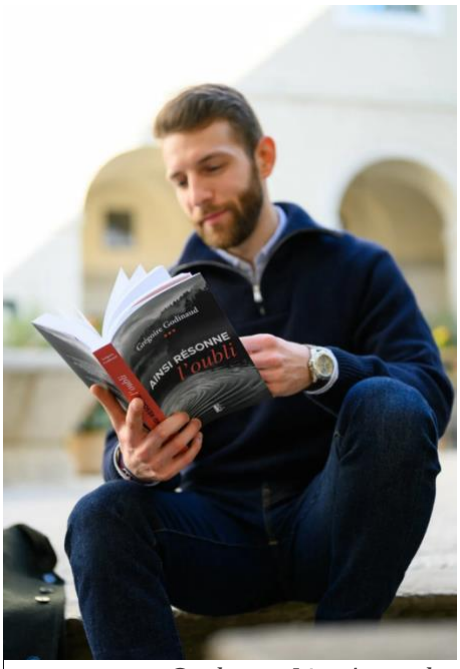
Grégoire : Bonjour et merci de me recevoir dans La Revue du Noir ! Il y a un peu des deux, mais je dirais en premier lieu que ce qui m'a guidé vers ce décor, c'est d'abord ma passion pour le milieu viticole et l'œnologie en général. Ensuite, bien sûr que l'envie de créer une face sombre à ce terroir était nécessaire pour coller au genre du thriller qui est celui que j'affectionne le plus. Et cette intrigue sombre et mystérieuse a pris les contours d'un domaine familial qui abrite bien des secrets…

Nicolas : Le récit s'articule notamment autour de l'histoire de Jean, ce jeune vigneron dont le talent vient d'être récompensé par un prestigieux concours international, propulsant le modeste vignoble de sa famille sous le feu des projecteurs. Comment avez-vous abordé la construction de ce personnage, tiraillé entre ce succès soudain et sa mort dans des conditions mystérieuses quelques semaines plus tard, au sommet de sa gloire ? Vous a-t-il donné du fil à retordre ?

Grégoire : Le portrait de Jean s'inspire d'un vigneron tout aussi talentueux et qui a lui-même remporté un prix international très jeune : Charles Lachaux, propriétaire à Vosne-Romanée. Pour en revenir à Jean, j'avais envie d'un personnage loin des

caricatures dont sont victimes les success stories. Quelqu'un qui ne soit pas du genre flambeur, que le succès ne lui monte pas à la tête, quelqu'un de profondément humain, désintéressé et attaché à sa terre et à qui il arrive quelque-chose d'extraordinaire. J'espérais ainsi faire de ce personnage quelqu'un à qui l'on puisse s'identifier et s'attacher et j'espère avoir réussi à le rendre présent à travers ce roman, malgré sa disparition avant même le début de l'histoire.

Nicolas : Après le succès de vos précédents romans comme* Ainsi résonne l'oubli *(disponible chez Harper Collins Poche et dans la sélection 2026 du Prix des lecteurs) on sent avec* Les sarments noirs *un ancrage différent. Avez-vous dû effectuer des recherches poussées sur les rouages techniques de la vinification pour rendre cette histoire aussi réaliste ? Où placez-vous le curseur entre la précision du terrain et la fiction nécessaire au thriller ?



© photo : Lise Amaudry

Grégoire : En général, je prends le temps de potasser le sujet, de m'en imprégner pour savoir comment le tourner, parce que si les sarments noirs est un roman sur le vin, il n'est en rien un manuel. Il s'agit avant tout d'un thriller ayant pour toile de fond un domaine viticole mais ce sont bien les secrets qu'il abrite qui sont au cœur de l'histoire. Avec Ainsi résonne l'oubli, je m'étais fixé le défi d'écrire une enquête de gendarmerie dans ce qu'elle a de plus concret et en tenant compte de la réalité judiciaire et procédurale d'une affaire. Avec Les sarments noirs, j'ai eu envie de revenir à mes premières amours, à savoir écrire un roman dont la thématique principale me passionne et réussir à en faire un thriller. Comme chacun de mes romans, il a nécessité beaucoup de travail, le conseil d'experts avisés travaillant dans le domaine viticole et d'amis sommeliers.

J'ai toujours à cœur de proposer un roman au plus proche du réel. Ma règle d'or : « un expert de la thématique en question ne doit jamais se dire que ce que j'ai proposé n'a aucun sens et n'est pas plausible, il doit s'y retrouver ». C'est ce qui me guide tout au long de l'écriture. Je fais donc toujours attention à ce que la thématique qui sert de support à l'intrigue soit traitée de façon réaliste mais aussi vulgarisée et sans prendre trop de place pour le lecteur. Elle doit servir l'intrigue sans l'étouffer, proposer un cadre innovant dans lequel les lecteurs prendront plaisir à se perdre. Peut-être apprendrez-vous des choses sur le domaine du vin, mais j'espère avant tout que mes personnages et l'histoire qui est la leur vous marqueront par leur caractère et les secrets que vous tenterez de mettre au jour.

Nicolas : Le roman alterne l'atmosphère d'un grand domaine et une tension psychologique qui monte crescendo jusqu'à la révélation de ces fameux secrets de famille. Avez-vous toute l'architecture du livre et l'ensemble des twists en tête avant même de rédiger la première ligne, ou laissez-vous une part d'improvisation à vos personnages au fil des chapitres ?

Grégoire : Plus les romans passent et plus j'essaye de me faire confiance. Au départ, le plan était extrêmement détaillé avant même l'écriture. Je savais où j'allais avant même d'avoir écrit la première ligne même si je m'autorisais toujours à bifurquer si un rebondissement s'imposait à moi. Maintenant, j'essaye davantage de me laisser porter les personnages, surprendre par ce qui leur arrive. J'ai les grands nœuds de l'intrigue en tête, le plan de certains chapitres, une idée plus ou moins floue de la fin et je me jette à l'eau donc je dirais que l'improvisation prend une part grandissante dans la rédaction de mes histoires à mesure que le temps passe.

Nicolas : La sortie de ce nouveau roman (disponible depuis le 24 septembre) s'annonce comme un beau moment de cette rentrée littéraire. Vous avez certainement de nombreuses rencontres en librairie de prévues. Mais après ? D'autres projets d'écriture ou de composition musicale sont-ils en cours que vous aimeriez partager avec nous ?

Grégoire : Je n'arrête jamais vraiment de créer. Pas de projet musical en cours mais beaucoup d'idées pour les années futures, un nouveau roman en cours d'écriture bien sûr, et je l'espère beaucoup de rencontres avec les lecteurs parce que la lecture c'est avant tout du partage et je me réjouis de pouvoir en discuter avec vous tous comme nous le faisons en ce moment-même.

Nicolas : Encore merci pour le temps consacré à notre revue, je vous laisse le mot de la fin pour conclure cette garde à vue.



© photo : Lise Amaudry

Merci pour votre temps, pour cette belle mise en lumière et ce format que j'ai pris plaisir à découvrir, assurément une garde à vue que je serai ravi de voir s'afficher sur mon casier !

À très bientôt pour de nouvelles aventures.

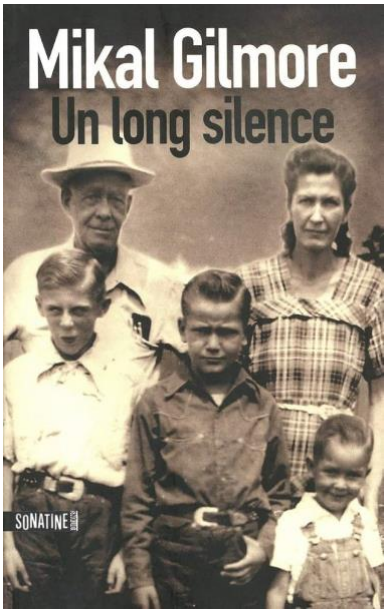
Ah, si, n'oubliez jamais qu'un homme qui ne boit pas du tout de vin est suspect… ce n'est pas moi qui le dis, c'est Dali !

LES COUPS DE CŒUR DE SOPHIE

Par Sophie, du compte Instagram : @sophie_wgnr51

Coup de cœur de cet été : Parce que l'été on arrive à lire des pavasses 😊

« Un long silence » de Mikal Gilmore



Tout d'abord sachez qu'il s'agit d'une histoire vraie. D'un *true crime* comme on dit en mauvais français.

Gary Gilmore, le frère de l'auteur, a tué deux hommes, deux Mormons en 1976 aux États-Unis et devient le meurtrier le plus connu du pays. Les meurtres n'ont malheureusement rien d'exceptionnel. Gary a un long passé de violence et de délits. Ce qui a fait sa réputation, Gary demande le rétablissement de la peine de mort en Utah et demande à être exécuté... par peloton d'exécution. On peut faire moins sanglant dans le domaine.

De ce drame naîtra le roman "Le chant du bourreau" de Normal Mailer (Publié en 1979) et un film du même nom en 1982 avec Tommy Lee Jones.

Mikal Gilmore n'avait pas souhaité participer à l'écriture du roman de Mailer. Il voulait laisser ce drame familial derrière lui.

Et après ce long silence, en1991, il se met à effectuer des recherches, interviewer des membres de sa famille, écouter les enregistrements qui ont servi au roman de Mailer afin d'écrire sa vérité.

Et pour pleinement comprendre l'acte de son frère, Mikal remonte loin, jusqu'aux origines mormones de ses ancêtres. Il retrace l'enfance de ses grands-parents, la rencontre de ses parents, la naissance de ses frères.

Mikal devient le conteur de cette famille dont il fait partie mais avec une place particulière. Il a quelques années de plus que ces frères et n'a pas eu la même enfance.

À travers les interviews, surtout avec son frère Franck, il découvre la violence de son père tournée principalement vers ses frères Franck, Gary et Gaylen. Il découvre des secrets de famille. Il découvre que son grand père pourrait être Houdini. Il découvre les sacrifices fait par sa mère. Il découvre surtout la violence qui coule dans la sève de son arbre généalogique.

Son frère aurait-il pu échapper à tout cela ?

Quel a été le point de non-retour ? Le click qui l'a fait basculer ?

Tout cela, cette violence n'est telle pas là depuis le début ?

Depuis la création de la doctrine mormone qui se base sur la vengeance par le sang versé ?

Alors oui, il faut être prêt à plonger dans 600 pages et à remonter le temps.

Mais ce roman (parce qu'il se lit comme tel) est une pépite, un petit chef d'œuvre.

L'auteur, tout en s'interrogeant sur les chemins pris par ses frères, nous peint une toile familiale pleine d'humanité, d'amour, de haine, de craintes et de brutalité. Entre fatalité et libre arbitre.

Dans la même veine que Crime de Nevin Meyer (True crime), A la table des loups d'Adam Rapp (Roman) ou de Sang froid de Truman Capote (que j'ai terminé en diagonale tout de même).

"Je dois m'interrompre un moment. Une chose importante vient de se produire : le meurtrier de notre histoire est né. Pour le moment il n'est qu'un bébé aux grands yeux bleus et au visage avenant. Mais dans un peu plus de trente-six ans, il aura tué au moins deux hommes et attendra dans le couloir de la mort. Il sera alors le meurtrier le plus célèbre d'Amérique, pour la bonne raison qu'il sera le seul à exiger d'être tué."

"Sa réponse - l'idée qu'elle pensait mériter ces horribles raclées - me met en colère et m'attriste, mais elle met aussi en lumière le fait que parfois nous acceptons une liaison malheureuse, et que nous ne nous imaginons pas en dehors de ce malheur. Il fait partie de notre identité. L'idée d'abandonner le malheur devient plus effrayante que la perspective de vivre avec."

"Ce qui est arrivé à l'enfant n'absout pas l'homme."

* * *

« La dernière des Wilberforce » de Julia Kerninon



Un roman qui nous emmène aux cœurs des étés qui réunissent depuis plusieurs années 2 familles.
La famille Schnabel d'abord. Une mère, Diane, institutrice et autrice de romans.
Un père verbicruciste (auteur de grilles de mots croisés…. Cela parle mieux)
Et les 2 garçons, Adam l'ainé et Waldo.
Les Schnabel ont d'abord passé un été dans l'hôtel des Wilberforce avant d'acheter leur propre foyer d'été sur la presqu'ile pour y revenir chaque année.
Coté Wilberforce, il y a Eva, gérante de l'hôtel et ses 3 filles : Annabel, Olivia et la petite dernière Naomi.
À priori pas de père à l'horizon.
Dès la première mise en relation, les équipes se forment.
Les enfants deviennent Jumeaux.
Les mères, Diane et Eva deviennent confidentes.
Les pères sont absents ou s'absentent.
Les étés se suivent et les liens se consolident.
Et puis comment souvent dans les romans, un drame au moins et les liens se cassent.
Les étés n'ont plus rien de la parenthèse enchantée… mais l'ont-ils vraiment été ?

Dix ans plus tard, Diane organise une fête sur cette presqu'île. Dix ans qu'ils se sont à peine vus avec son fils Waldo. Dix ans de quasi-silence, c'est long pour une famille. Waldo se met en route à contre-cœur et va être notre premier guide pour revenir en arrière et faire dérouler les scènes passées.

J'ai adoré cette lecture. Il ne faut pas y aller pour lire un thriller et être surpris par le dénouement. C'est avant tout une ambiance qui nous ramène à nos étés d'adolescent(e)s.

J'ai deviné certains points. L'autrice sème des petits cailloux tout au long des pages. Des indices à saisir ou pas. Mais cela n'a pas eu d'impact sur ma lecture bien au contraire. C'est une lecture qui m'a comme enveloppée dans une brume
Les personnages sont bien construits, les sujets traités finement.
Plusieurs semaines après ma lecture, il reste encore quelque chose indéfinissable.
L'ambiance de ces étés hors du temps de notre enfance.
Un côté nostalgique, couleur sépia.

* * *

UN JOUR, UN FAIT DIVERS

Par Gérald, du compte Instagram @gerald.en.poche

« L'homme qui haïssait les femmes » d'Élise Fontenaille

"*Quand la haine des féministes, provoque la plus grande tuerie de masse un matin de décembre 1989 à Montréal. "*

Dans ce court roman de 175 pages, l'autrice ne fait pas dans le sensationnel, mais décortique les faits qui se sont déroulés un froid matin d'hiver à l'école Polytechnique de Montréal.

Elle nous offre avec précision dans l'ordre chronologique, cette matinée qui marquera l'histoire du Québec comme étant la première grande tuerie de masse.

Gabriel Lacroix (elle a changé le nom et prénom du tueur, qui se prénomme réellement Marc Lépine), tuera de sang-froid méthodiquement quatorze personnes, que des femmes. Il revendiquera dans sa lettre d'adieu une haine viscérale envers les féministes.

Sans tomber dans le voyeurisme, la plume d'Elise Fontenaille nous offre un récit glaçant de vérité et nous montre une société Québécoise au début d'un changement sociétal suite à cette tragédie.

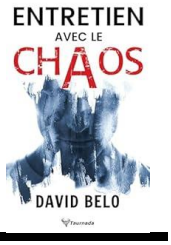
J'ai apprécié les chapitres concernant la famille du tueur, sa mère et sa sœur étant des victimes collatérales de ce sinistre jour de Décembre.

Je vous invite à découvrir cette histoire méconnue en France. Ça bouscule nos certitudes et nous montre que le monde ne tourne pas rond depuis un bon moment déjà...malheureusement.



L'ENTREVUE

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com



- « Entretien avec le chaos » de David Belo -

Charlène : Bonjour David et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton dernier roman,* Entretien avec le chaos, *édité chez Taurnada est disponible en librairie depuis début Août. Peux-tu nous en parler un peu ?



David : Oui, *Entretien avec le chaos* est un thriller psychologique domestique un peu plus soft que mes autres romans. Après *Papillon de nuit,* très noir et sombre, j'avais besoin d'oxygène avec une histoire plus légère et réaliste. *Entretien avec le chaos* se déroule à Hossegor. Le club des divorcées, composé d'Amanda, Carole, Sylvie et Arlette vont s'intéresser d'un peu trop près de leurs nouveaux voisins. Leur curiosité mal placée va leur attirer quelques ennuis… jusqu'au Chaos !

Charlène : On parle d'Entretien avec le chaos comme un mélange de* Desperate Housewives *et de* Dexter*. Comment as-tu fait pour conjuguer le côté thriller domestique de voisinage au thriller pur ?

David : J'ai revisionné ces deux séries en intégralité durant mon écriture. Et, je me suis aperçu que *Desperate* était, dans certaines saisons, bien plus noire et dramatique que Dexter. Si celui-ci tue, uniquement pour nourrir et contenir son passager noir, il est loin d'affronter les épreuves du quotidien vécues par ces 4 femmes… la maladie, le handicap, le harcèlement, etc… C'était très intéressant de creuser dans ce sens. D'une vie paisible peut naître le Chaos.

Charlène : Hossegor est une ville qu'on associe plutôt au surf, à la baignade, au soleil, au plaisir. Pourquoi avoir choisi un lieu si lumineux pour y amener le chaos et une histoire si sombre ?

David : J'aime l'originalité et les contrastes. D'une manière générale, les thrillers se déroulent toujours… la nuit, durant une tempête ou sur un paysage enneigé. Cela m'ennuie ! Je souhaitais cette rupture. (Comme Mon Ami Charly qui a pour fond de décor la montagne en été et non en hivers.) Alors, une belle lumière, du sable fin et

de l'exotisme, quoi de mieux pour mettre en valeur des drames ? J'adore et cela continuera dans mes prochains récits ;)

Charlène : Comment as-tu construit tes personnages et ton intrigue ? Où as-tu été puiser ton inspiration ?

David : Dans le quotidien ! Le point de départ est né d'une discussion avec une cliente sur sa peur des oiseaux à cause de la bonne qui la harcelait avec un plumeau en plumes d'oie. (Son histoire est retranscrite dans le livre.) Puis, une visite à Hossegor grâce à mon père qui vit non loin depuis peu. Un décor planté, une idée d'intrigue, je pioche ensuite de minuscules détails dans la vie de tous les jours, les films et les séries, ensuite… roulez jeunesse !

Charlène : D'ailleurs, comment écris-tu tes romans ? Fais-tu un plan ? Ou au contraire, tu n'as aucune idée de ce que tu prévois de faire ?

David : Aucun plan ! Jamais… Je n'aime pas la lecture (arrêtez de grincer des dents, j'écoute des livres audio) donc, préparer des fiches, un plan, me relire, etc, m'emmerde. Je me laisse guider par mes envies et mon humeur du jour. D'ailleurs, je suis souvent le premier surpris lorsque, à la fin, tous les éléments de l'histoire s'imbriquent d'eux-mêmes.

Charlène : D'une manière générale, dans tes romans, tu aimes creuser les personnages et les situations pour développer leurs fêlures, les mettre à nu. Les relations sociales sont bien souvent au centre de tes intrigues. Pourquoi ce choix ? Qu'est-ce qui te passionne autant dans cette thématique ?



David : En fait, ce n'est pas un choix. Nous avons tous nos blessures et certaines laissent des traces. Il ressort souvent que la psychologie de mes personnages est beaucoup travaillée, soignée… Baliverne ! Je n'y réfléchis pas. Pour moi, ils sont juste réels. Je les côtoie, les observe, les comprends et retranscris leurs aventures et leurs émotions. Et puis, l'humain est si complexe, il y a tant de choses à dire sur nous, nos différences, nos ressentis et notre… FOLIE.

Charlène : L'art en général prend une grande place dans ta vie. Peux-tu nous en dire plus ? Y vois-tu un parallèle entre l'écriture et la peinture ?

David : C'est une question qu'on me pose souvent ! Et, je suis bien dans la panade, car je ne sais pas y répondre. Il y a forcément un lien, mais lequel ? De la rigueur, de la création, de l'imagination ? Tout ce que je peux dire, c'est que je suis avant tout artisan peintre décorateur en bâtiment et que j'aime énormément mon métier.

Charlène : Quelles sont tes actualités à venir ? Ton prochain roman est-il déjà en cours d'écriture ?

David : Le prochain roman est signé et sera à découvrir en août 2027 chez Taurnada. Un petit teaser en exclu ? « Une employée de nuit dans un hôpital pédiatrique prémédite des meurtres pour sauver les enfants en attente de greffes. » À présent, je planche déjà sur le roman 2028. ;)

Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview. Je te laisse le mot de la fin.

David : Merci beaucoup pour cette interview et cette occasion de m'exprimer. Si j'avais un dernier message, ce serait celui-ci : Écrire, lire, permet de rêver, de s'évader… aucune limite à l'imagination. Soyez heureux dans les bons comme dans les mauvais moments. Vivez fort, vivez vite et envoyez chier les constipés et donneurs de leçons… Personne n'a le droit de vous interdire de vivre…

Rock'n'Roll !



LES CONSEILS LECTURE DE CHACHA

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

« Le garçon éternel » de Jérôme Loubry

Éditions Calmann Lévy - Parution le 2 Janvier 2026 - 486 pages



Quand deux gamins vont se filmer dans des bois flippants, de nuit, pour tenter de gagner des abonnés et un succès retentissant, ils ne s'attendaient pas à tomber sur le cadavre d'une femme, mains et pieds coupés. Une scène de crime qui se révèlera bien plus intéressante qu'il n'y paraît, et l'inspectrice Manon Rousseau, accompagnée de son coéquipier Salim, vont avoir plus de fil à retordre que prévu, car c'est la légende du "garçon éternel" qui vient sur toutes les bouches. En parallèle, on va rencontrer Cédric, journaliste bouleversé par la disparition de sa femme, qui ne trouve plus l'inspiration. Il accepte donc la demande étrange d'un homme qui souhaite qu'il lui écrive ses mémoires. Mais ce qu'il raconte de sa vie est bien plus effrayant que ce que Cédric craignait. Comment pourra-t-il gérer un tel secret ?

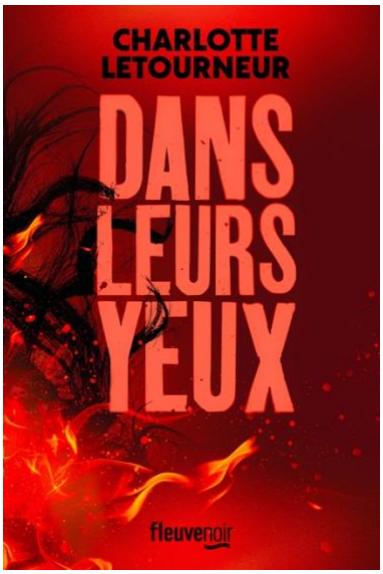
Comme à son habitude, Jérôme Loubry joue avec le lecteur de la même façon qu'il se joue de lui. Il manipule, nous étouffant d'abord par son ambiance oppressante, entre lac et forêt, rancœur, vengeance et folie, mémoire et souvenirs. Tout est fait pour nous faire douter encore et encore. Les différentes temporalités, tantôt entre l'enquête de Manon et Salim, tantôt avec Cédric et les souvenirs d'une femme disparue, et tantôt avec l'enfance épouvantable de cet homme si mystérieux, donnent du rythme à ce thriller implacable.

Fan à la première heure des histoires de cet auteur, je ne me lasse pas de découvrir à chaque sortie quel jeu macabre et retors il a encore pu inventer pour divertir ses lecteurs, et les faire frissonner. C'est parfaitement dosé de bout en bout et on en redemande !

* * *

« Dans leurs yeux » de Charlotte Letourneur

Éditions Fleuve Noir - Parution le 5 Mars 2026 - 496 pages



Un roman haletant, laissant autant de répit à ses personnages qu'à ses lecteurs. À ne pas louper !

Lorsque le corps d'une femme est retrouvé complètement calciné, hormis ses yeux, posés intacts sur leurs orbites, Jébédiah Charon, flic au caractère bien trempé, et Sasha Drouot, médecin légiste, vont se serrer les coudes pour tenter d'arrêter ce massacre. Mais ils ne s'attendaient pas à trouver un meurtrier aussi complexe, quitte à y laisser un peu d'eux-mêmes.

L'auteur nous manipule, usant d'une intense tension psychologique pour nous balader, enchaînant des événements marquants auxquels sont confrontés les personnages à des découvertes saisissantes, permettant les retournements de situation régulièrement. L'alternance entre les différents points de vue, où les événements sont racontés sous le regards de personnages différents, proposant celui du tueur, celui des victimes, et celui des enquêteurs, ensemble ou chacun de leur côté. *Dans leurs yeux*, oui, mais êtes-vous prêts à ace que vous allez voir ?

C'est avec brio que Charlotte Letourneur fait monter la tension au fil des pages et des chapitres, nous emmenant sans crier gare vers un final à couper le souffle. Une auteure montante de la scène du noir, à suivre de très près !

* * *

CHOIX THÉMATISÉ

Des romans sélectionnés sur un thème choisi…

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

- À lire le soir d'Halloween –

Simetierre de Stephen King



Louis Creed, un jeune médecin de Chicago, vient s'installer avec sa famille à Ludlow, petite bourgade du Maine. Leur voisin, le vieux Jud Crandall, les emmène visiter le pittoresque « simetierre » où des générations d'enfants ont enterré leurs animaux familiers. Mais, au-delà de ce « simetierre », tout au fond de la forêt, se trouvent les terres sacrées des Indiens, lieu interdit qui séduit pourtant par ses monstrueuses promesses.

Un drame atroce va bientôt déchirer l'existence des Creed, et l'on se trouve happé dans un suspense cauchemardesque…

* * *

Viens plus près de Sara Gran

Et si soudain vos désirs les plus secrets se réalisaient ?



Amanda a tout pour être heureuse : un mari qu'elle aime, un métier – architecte – qui la comble. Une vie parfaite. En apparence. Jusqu'au jour où, dans un état second, elle se met peu à peu à réaliser ses désirs les plus fous, à donner libre cours à toutes ses pulsions.

Est-elle "possédée" ? Cherche-t-elle inconsciemment une libération totale, absolue ? Jusqu'où ira cette descente aux enfers, qui peut parfois prendre des allures de paradis ?

* * *

Le signal de Maxime Chattam



La famille Spencer vient de s'installer à Mahingan Falls.

Un havre de paix.

Du moins c'est ce qu'ils pensaient....

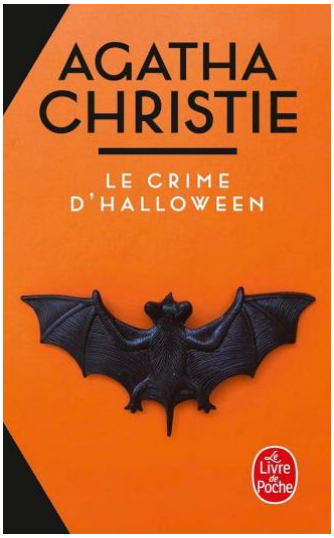
Meurtres sordides, conversations téléphoniques brouillées par des hurlements inhumains et puis ces vieilles rumeurs de sorcellerie et ce quelque chose d'effrayant dans la forêt qui pourchasse leurs adolescents...

Comment le shérif dépassé va-t-il gérer cette situation inédite?

Ils ne le savent pas encore mais ça n'est que le début...

* * *

Le crime d'Halloween d'Agatha Christie



Le 31 octobre, entre sorcières et chauves-souris, c'est la fête du Potiron !

Pour marquer l'événement, Mme Drake, une romancière un peu originale, organise une soirée chez elle pour les adolescents du village. Joyce, l'une des fillettes, se vante devant l'écrivain d'avoir assisté à un meurtre. Bien sûr, personne ne la prend au sérieux : Joyce est connue pour toujours essayer de se rendre intéressante…

Pourtant quand la fête est finie c'est bien son cadavre qui est retrouvé dans la bibliothèque… Qui a bien pu vouloir éliminer un si jeune témoin ?

Le meurtrier peut trembler car c'est à Hercule Poirot que l'enquête est confiée.

LE COIN BIBLIO DE GÉRALDINE

Par Géraldine, du compte insta : @geraldine.bouquine

« Et les vivants autour » de Barbara Abel



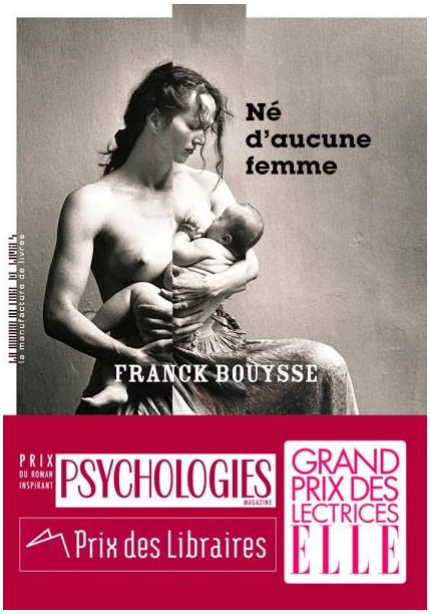
Depuis quatre ans, Jeanne, n'est plus qu'un corps inerte. Allongée, intubée, ventilée, végétant dans le coma, elle a supposément subi un accident qui a mis sa vingt-neuvième année entre parenthèses. Gilbert et Micheline, ses parents, Charlotte, sa sœur, et Jérôme, son mari, tous sont suspendus au rythme des machines qui la maintiennent en vie, chacun s'accrochant à la plus petite lueur d'espoir.

Il suffise qu'elle bouge un doigt pour que tout soit encore possible. Outre des mouvements réflexes, l'état de Jeanne est néanmoins stationnaire, sans aucune amélioration notable. Alors, lorsque le professeur Goossens convoque la famille Mercier, tous redoutent ce qu'ils vont entendre. Faut-il envisager une issue volontaire à ce trou noir qui a happé la vie de Jeanne et la leur ? D'aucuns sont pour, d'autres sont contre. Les discussions vont bon train, chacun cherchant à influencer son entourage dans l'expression de sa volonté. Jusqu'à ce que le professeur leur annonce que Jeanne est enceinte. À partir de là, tout bascule. De découvertes en déchirements, les membres de cette famille, désœuvrés, sont loin d'imaginer ce que l'avenir leur réserve.

Après *Je sais pas* et *Je t'aime*, Barbara Abel signe encore un très bon thriller qui nous emporte jusqu'à la dernière page dans un souffle remarquable.

* * *

« Né d’aucune femme » de Franck Bouysse



Lorsque, dans le confessionnal, le père Gabriel entend une voix lui demander de bénir le corps d'une femme à l'asile et de récupérer des cahiers cachés sous la robe de la défunte, il est étonné mais s’exécute. C'est avec Charles, le sacristain, qu’il s’y rend. Il bénit Rose et emporte avec lui les cahiers emplis de confessions. Dans son journal, Rose décrit ses souffrances. Sa vie n’est pas rose. Aînée de quatre filles, elle a 14 ans lorsqu’elle est vendue par son père, Onésime, pour quelques pièces à un monsieur dont elle devient à la fois la domestique et l’objet sexuel. Violée sous la surveillance de « la vieille », elle tente de se libérer avec l’aide d'Edmond mais ce dernier s’avère trop lâche pour l'aider à s'enfuir. Rongé par la culpabilité, Onésime vient délivrer sa fille mais il meurt assassiné par le propriétaire de Rose sous les yeux de celle-ci.

Enfermée dans un asile après avoir empoisonné son agresseur, Rose met au monde un fils qui lui est enlevé. À la fin du roman, Gabriel, alors âgé, confie ses ultimes souvenirs : Charles le sacristain n'est autre que l'enfant de Rose qui s'est enfui depuis avec elle et Edmond.

Ce roman noir, porté par une superbe plume, a reçu le prix des libraires en 2019.

* * *

L'INTERROGATOIRE : LE BLACK NOVEMBER

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

Challenge littéraire : le Black November par Séverine, du compte IlEstBienCeLivre

Charlène : Bonjour Séverine, et merci de prendre le temps de répondre à ces quelques questions. Tu es à la tête d'une belle communauté regroupant principalement des lecteurs de polars, thrillers, romans noirs, fantastique, etc… La littérature noire sous toutes ses formes ! Tu as donc eu l'idée, en 2017, de lancer cet évènement incontournable de la fin d'année : le Black November. Peux-tu nous en dire un peu plus sur sa création et son but ?



Séverine : Bonjour Charlène et bonjour aux lecteurs de La Revue Du Noir ! Alors quand j'ai eu l'idée de ce challenge en 2017, ça faisait déjà 3 ans que je proposais des chroniques vidéo autour de mes lectures thriller et roman noir. J'ai tout de suite vu un certain engouement autour de ce genre de littérature noire et j'ai donc voulu le mettre encore plus en avant pendant un mois entier. J'ai choisi le mois de novembre car généralement il est long, lent et traîne jusqu'aux fêtes !

L'idée de créer des consignes chaque semaine m'est venue pour essayer de challenger un peu plus les gros lecteurs de thriller qui en lisent toute l'année. C'est d'ailleurs une des difficultés de ce challenge : Réunir petits et gros lecteurs de thriller ! Mais avant tout, ce challenge existe pour promouvoir haut et fort mon genre littéraire préféré, et créer dynamisme et engouement tout autour, avec des consignes, des lectures communes et des concours !

Charlène : Ce challenge littéraire s'étend donc sur tout le mois de Novembre, avec des consignes à remplir, dont le but principal est de vider sa PAL et d'aider

les lecteurs à sortir des livres qui trainent chez eux depuis un moment. Comment crées-tu les consignes ? Et quelles sont-elles cette année ?

Séverine : Depuis plusieurs années, je crée les consignes avec mes abonnés en live sur Twitch. Il nous faut mine de rien presque 1 heure pour arriver à trouver des consignes ni trop complexes (pour le lecteur lambda) ni trop simples (pour les gros lecteurs). D'ailleurs l'année prochaine, en novembre 2027, pour les 10 ans du challenge, je proposerai un best-of des consignes préférées des abonnés depuis 10 ans ! Pour les consignes de cette année, je vous propose un visuel en marge de cette interview.



Charlène : Ta communauté attend avec impatience ce challenge littéraire chaque année. Le groupe Facebook associé à l'évènement regroupe près de 3000 personnes, mais beaucoup te suivent aussi sur Twitch, que ce soit pour la lecture commune proposée en consigne, ou simplement pour les Read With Me (des temps de lecture en participatif) ou les vidéos Youtube qui sont de bons résumés de ta semaine. Que conseilles-tu aux nouveaux lecteurs qui voudraient adhérer à ton challenge pour participer au mieux et s'intégrer aux passionnés déjà présents ?

Séverine : Oui c'est vrai que pour espérer avoir une certaine visibilité aujourd'hui dans le monde de l'influence littéraire, il faut savoir surfer sur différents supports et différents réseaux sociaux. Personnellement, je passe surtout entre 7 et 8 heures par jour en live sur Twitch à proposer des sessions de *Read With Me* ainsi que deux

vidéos par semaine sur YouTube pour faire des bilans de mes dernières lectures et enfin des post sur Instagram et Facebook pour essayer de mettre en avant mon contenu.

Le mieux pour participer au **Black November** est de naviguer sur ces différents supports. Par contre, je précise qu'il n'y a pas d'inscription officielle au challenge ! Chacun y participe à sa façon.

Charlène : D'ailleurs, comment vas-tu communiquer autour de l'évènement ? Qu'est ce qui est prévu sur les différentes plateformes ?

Séverine : Comme dit précédemment, on communique autour de ce challenge sur les différents réseaux sociaux (par exemple en ce moment, à quelques jours du top départ, on a créé des post de recommandations de lectures autour de chacune des consignes). Sincèrement, pour moi, la meilleure façon de participer à ce challenge serait peut-être de partager vos Pile à Lire pour le challenge sur vos réseaux, indiquer quand vous commencez une des lectures, en faire un retour (négatif ou positif) et enfin pourquoi pas venir lire chaque jour avec nous sur Twitch !

Charlène : Pour finir, as-tu quelques idées de bouquins que tu as adorés et qui pourraient correspondre aux catégories de ton challenge ?

Séverine : Consigne 1 : Une petite nouvelle de Stephen King !

Consigne 2 : Octobre de Soren Sveistrup !

Consigne 3 : Grossir le ciel de Franck Bouysse !

Consigne 4 : Love, mom d'Iliana Xander

Consigne 5 : La femme en vert d'Arnaldur Indridason

Charlène : Merci pour le temps donné à cette interview et pour ce challenge de lecture attractif ! Je te laisse le mot de la fin.

Séverine : Merci à la Revue du Noir d'avoir mis en avant si gentiment ce challenge qui me tient à cœur ! Je vous invite vraiment à y participer, le principal étant de mettre en avant notre genre de littérature préféré tout en essayant de sortir des vieux livres de notre Pile à Lire (le but n'étant de ne pas se précipiter à aller acheter des livres neufs pour chaque consigne) !

Plaisir de lecture, partage et amour de la littérature noire doivent rester les seuls maîtres mots de ce mois de novembre !

Bon **Black November** à tous !

BLACK NOVEMBER

PLUS DE THRILLERS, MOINS DE SOMMEIL !

LE CHALLENGE LECTURE THRILLER

SUSPENSE
MYSTÈRE
FRISSONS
THRILLER

DU 31 OCT AU 1ER NOV

Lire un petit roman / **nouvelle horrifique**

DU 2 AU 8 NOV

Lire un thriller dont le titre ne contient **qu'un seul mot**

DU 9 AU 15 NOV

Lire un thriller mettant en avant **la ruralité, la nature**

DU 16 AU 22 NOV

Lire un thriller ayant eu un **succès populaire**

DU 23 AU 30 NOV

Lire un thriller **venu du froid**

CONSIGNES SUPPLÉMENTAIRES

Lire un maximum de thriller ayant un **détail bleu** sur la couverture

Lire au moins un thriller **en binôme** ou en **Lecture Commune**

ORGANISÉ PAR

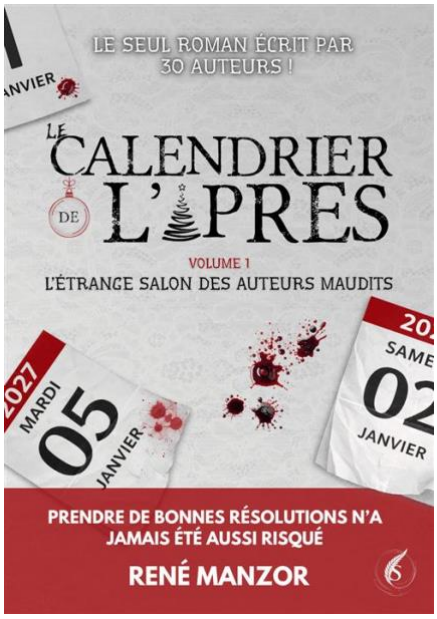
IlEstBienCeLivre

LES COUPS DE CŒUR DE THIBAULT

Par Thibault C.

« Le calendrier de l'après : l'étrange salon des auteurs maudits » par un collectif de trente auteurs

Le Calendrier de l'après : un roman collectif au service d'une belle cause



Et si un roman pouvait faire bien plus que nous raconter une histoire ? S'il pouvait aussi contribuer à en écrire de plus belles, dans la vraie vie ?

C'est toute la promesse du ***Calendrier de l'après***, un projet littéraire pas tout à fait comme les autres, qui débarque en librairie demain, le 13 octobre, avec une ambition qui mérite qu'on s'y attarde.

Derrière ce titre se cache une aventure collective : **30 auteurs se sont réunis pour donner vie à un même roman**, avec tout ce que cela implique de créativité, de partage et d'envie de construire quelque chose ensemble. Trente auteurs, autant de sensibilités et, au bout du compte, un projet qui dépasse les pages du livre.

Car le Calendrier de l'après ne se contente pas de nous inviter à la lecture. Il nous propose aussi de transformer notre plaisir de lecteurs en un petit geste solidaire.

Un roman pour lire, mais aussi pour soutenir

Pour chaque exemplaire vendu, **2 € sont reversés à l'association Les Blouses Roses**.

Depuis des années, les bénévoles de cette association apportent présence, écoute et réconfort aux personnes hospitalisées ou accueillies dans des établissements de soins et des structures médico-sociales. Enfants, adultes, personnes âgées : leur engagement permet d'offrir des parenthèses de douceur, de créer du lien et de remettre un peu de couleur dans des journées parfois difficiles.



Et c'est là que le projet prend tout son sens.

Acheter un roman, c'est déjà s'offrir un moment à soi, une parenthèse, une histoire à découvrir. Mais avec *Le Calendrier de l'après*, cet achat permet également de soutenir celles et ceux qui donnent de leur temps pour apporter un peu de bonheur aux autres.

Deux euros, cela peut sembler peu. Pourtant, multipliés par les exemplaires vendus, ces euros peuvent contribuer concrètement à faire vivre les actions de l'association.

La littérature a ce pouvoir formidable de nous faire voyager, réfléchir, frissonner et vibrer. Elle peut aussi devenir un moyen de tendre la main.

Rendez-vous le 13 octobre !

Le 13 Octobre, *Le Calendrier de l'après* a fait officiellement son entrée dans le monde des lecteurs. Et si vous cherchez une bonne raison de lui faire une place dans votre bibliothèque, en voici une qui me semble particulièrement belle : **vous pourrez vous faire plaisir tout en participant à une initiative solidaire.**

IVRESSE DE LECTURE AVEC NADIA

Par Nadia di Pasquale du blog : Livressedunoir.be

- « Ce qui dort sous le camélia » de Claudie O. Wetterwald-



Moins vous en saurez sur l'histoire, plus vous en profiterez.

Et pourtant, j'ai tellement envie de vous parler de ce formidable roman !

Il faut que je vous dise : je n'aurais probablement jamais choisi ce roman de moi-même. Les récits d'effondrement ne sont vraiment pas ma tasse de thé et cette thématique me faisait même un peu peur. J'ai donc ouvert ***Ce qui dort sous le camélia*** avec une certaine appréhension, malgré une quatrième de couverture intrigante et la promesse de l'éditeur : une « fresque bouleversante ».

Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que mes craintes étaient totalement infondées.

Dès le prologue, j'ai été happée. Claudie O. Wetterwald nous plonge dans une scène qui scotche et soulève immédiatement une multitude de questions. Ensuite, le récit remonte le temps, et nous découvrons Lisenn et son avocate Rym. Quatre temporalités vont alors s'entrecroiser : ***Avant le Désastre, Le jour du Désastre, L'ère du Désastre et Le Procès.***

J'avoue que cette construction m'a un peu inquiétée au départ. Quatre temporalités, plusieurs personnages… j'avais peur de m'y perdre.

Pas une seconde.

Chaque chapitre nous indique clairement qui nous raconte l'histoire et dans quelle période nous nous trouvons. La construction est brillante, d'une grande fluidité et surtout très efficace : elle distille les informations, entretient les zones d'ombre et nourrit un suspense qui m'a tenue en haleine jusqu'au bout.

Le destin de deux femmes

Lisenn et Rym sont les deux femmes qui rythment le récit. Rym, son avocate, m'a beaucoup touchée. Mais Lisenn… Lisenn, elle transperce les pages tant elle est vivante et vibrante.

Quel magnifique personnage ! Je ne peux évidemment rien vous révéler de plus, mais je me suis énormément attachée à cette femme si émouvante. Autour d'elle gravitent d'autres personnages féminins, Garance, Cézanne, Mathilde… Et Jenny qui a pris une place toute particulière dans mon cœur. L'autrice compose une galerie de portraits d'une incroyable justesse.

De beaux, de vrais personnages de chair et de sang. Creusés, complexes, fragiles et forts à la fois, avec leurs contradictions, leurs failles, leurs blessures et leur courage. Ils ont une épaisseur. Ils existent.

Ce qui dort sous le camélia est un roman résolument féminin, traversé par la sororité et par des liens entre femmes qui ont résonné en moi.

Cette intrigue est vraiment réaliste. Je n'ai jamais eu l'impression d'être dans un monde invraisemblable ou dans un futur lointain. Tout paraît crédible, proche, presque familier. Et c'est ce qui rend le récit si troublant : cette histoire semble tellement possible qu'elle en devient glaçante.

Le récit est centré à 100 % sur ses personnages. C'est à travers eux que tout passe : le suspense, la peur, les choix, les émotions, les interrogations. L'autrice s'intéresse moins au spectaculaire qu'à ce que les événements révèlent de l'humain, à nos réactions lorsque tous nos repères disparaissent et aux limites que nous sommes capables de franchir.

Et puis il y a le procès.

Glaçant !

254 femmes alignées sur les bancs des prévenues d'un procès extraordinaire, accusées d'avoir commis le pire au cours du Désastre. Parmi elles, Lisenn.

Ces chapitres sont forts. Ils nous confrontent à la justice, au jugement et à nos propres limites. Peut-on réellement juger les choix des autres lorsque l'on n'a pas vécu les circonstances qui les ont conduits à agir ? Où commence la culpabilité ? Où s'arrête la survie ?

Le roman pose les questions.

Il ne donne pas les réponses.

Il ne donne pas de leçon.

Ce qui dort sous le camélia secoue et dérange. Il nous plonge au cœur de nos propres dilemmes. Il nous pousse dans nos retranchements et met parfois à mal notre propre humanité.

J'ai traversé absolument toute la palette des émotions au fil des pages : la peur, l'angoisse, la tension, l'attachement, la colère, la tendresse… et parfois les larmes aux yeux, le cœur serré.

Et la plume.

Quelle plume ! Claudie O. Wetterwald a une écriture ciselée, précise, fluide et immersive. Elle ne se contente pas de raconter : elle fait ressentir. Avec beaucoup de finesse, elle sait installer l'inquiétude dans une scène apparemment banale, faire monter la tension sans jamais en faire trop.

Je découvre l'autrice avec ce deuxième roman, n'ayant pas lu ***La fille d'encre et de lumière***, paru en 2022. Cette maturité d'écriture est tout simplement impressionnante.

450 pages que j'ai littéralement dévorées.

Moi qui pensais y entrer à reculons, je me suis retrouvée complètement immergée dans cette histoire, fascinée par ses personnages, happée par son suspense et traversée d'émotions.

L'éditeur parle d'une « fresque bouleversante ». Pour une fois, je trouve que la formule est parfaitement choisie.

Ce qui dort sous le camélia est une sacrée expérience de lecture.

Un coup de cœur complètement inattendu.

* * *

Quatrième de couverture

« Si ceux qui veulent nous intimer le silence sont furieux contre nous, ce n'est pas pour nos crimes, mais parce que nous leur avons fait le plus terrible des affronts. Nous avons survécu. »

Elles sont 254, alignées sur les bancs des prévenues d'un procès extraordinaire. Des femmes de tous âges, de tous milieux, accusées d'avoir commis le pire au cours du Désastre.

Parmi elles, il y a Lisenn Delors. Jamais on ne la soupçonnerait du moindre crime.

Et c'est peut-être cela qu'on lui reproche le plus.

Pour la défendre, Rym Kettani, son avocate, replonge dans ses souvenirs de cette période sombre.

Elle aussi y a survécu, mais le monde d'après semble encore pire.

Dans ce roman aux personnages profondément humains, Claudie O. Wetterwald nous confronte à nos propres dilemmes. Elle décrit avec finesse la fragilité d'une société quand survient le chaos et envoûte son lecteur jusqu'au mot fin.

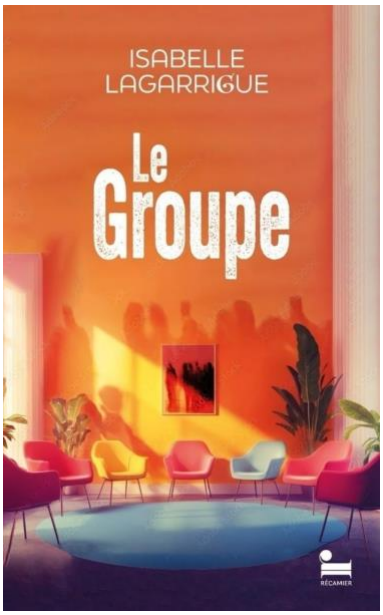
GARDE À VUE

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche



- « Le groupe » d'Isabelle Lagarrigue

Nicolas : Bonjour Isabelle, et bienvenue en garde à vue !



Il y a d'ailleurs quelque chose d'assez cocasse à vous placer ainsi en salle d'interrogatoire, alors même que Le Groupe, paru aux Éditions Récamier, met justement en lumière le parcours de personnes n'ayant strictement aucune intention criminelle ! Au-delà de ce petit clin d'œil à vos "accidental killers", quel choc à la lecture ! Cette plongée au cœur de la culpabilité m'a marqué, et j'aimerais en profiter pour vous "cuisiner" sur les coulisses de ce roman bouleversant.

L'intrigue s'éloigne du drame classique pour nous offrir une plongée dans un tabou sociétal : les "accidental killers", ces personnes ayant causé la mort sans le vouloir. Qu'est-ce qui vous a poussée à mettre en lumière l'homicide involontaire, plutôt que de vous concentrer sur des trajectoires de deuil plus traditionnelles en littérature ?

Isabelle : C'est lié à mon histoire personnelle. J'ai eu envie de pardonner à un accidental killer qui a tué quatre membres de ma famille. Pour y parvenir, j'ai d'abord voulu savoir ce que pouvait ressentir un accidental killer et comprendre comment il réussissait à vivre avec cette culpabilité. Je crois que c'est en essayant de se mettre à la place des autres qu'on est capable de se rapprocher d'eux.

Nicolas : Votre roman montre des personnages entravés par des années de silence et le poids de la honte. Comment parvenez-vous à trouver le juste équilibre entre la temporalité souvent lente de la reconstruction psychologique, et le besoin d'insuffler un rythme narratif qui nous empêche de lâcher le livre ?

Isabelle : Je vois les romans comme une fenêtre ouverte sur la vie. Dans la vie, il n'y a pas un temps pour souffrir, un temps pour la reconstruction psychologique et

un temps pour le reste. Tout est imbriqué. La vie continue qu'on le veuille ou non. Et d'une certaine façon, c'est aussi parce que la vie continue, qu'on est obligé d'avancer… On peut être dévasté et pourtant rire. On peut avoir envie de disparaître et tomber amoureux. C'est ce qu'il se passe pour mes personnages.

Nicolas : L'authenticité qui se dégage du programme expérimental dans votre roman est bouleversante, des silences pesants aux mécanismes de défense de chacun. Quel a été votre travail de préparation en amont de l'écriture ? Avez-vous ressenti le besoin de vous documenter auprès de spécialistes ou de véritables groupes de parole pour capter la réalité sans filtre de cette culpabilité intime ?

Isabelle : Je travaille toujours la psychologie de mes personnages avec une psychologue et ce depuis mon premier roman, particulièrement pour celui-ci puisqu'il n'y a pas vraiment de ressources sur ce sujet en France.

C'est elle qui m'a parlé de Maryann Jacobi Gray qui est aussi un personnage de ce livre. Cette femme a été la première à utiliser ce terme « accidental killer ». Elle a aussi créé un site, accidentalimpacts, sur lequel des centaines de personnes témoignent. Grâce à elle, ils ont enfin un endroit où déposer leurs mots (maux). J'ai passé des jours et des nuits à lire leurs histoires…

D'une façon générale, je ne commence jamais l'écriture d'un roman sans connaître intimement et parfaitement mes personnages. Qui sont-ils ? Quelles sont leurs failles invisibles ? Quelles sont leurs relations avec autrui ? Qu'est-ce qui les rend uniques et à la fois universels ? Si je devais les définir en une phrase ? En un mot ?

Nicolas : Vos trois protagonistes : Janice, Lexie et Aaron, véritables citadelles en ruine, sont au bord de la rupture. Ils sont pétris de contradictions, tiraillés entre le besoin vital d'avancer et une mécanique intime qui les broie. Comment avez-vous construit la psychologie de ces personnages pour les rendre à la fois si faillibles, si différents dans leurs réactions, et si attachants ?

Isabelle : J'ai effectivement choisi de prendre des directions différentes pour leurs processus de reconstruction parce que face aux épreuves, nous sommes tous complètement différents. J'ai travaillé des heures pour construire leurs personnalités, leurs parcours, leurs failles et surtout qu'ils soient crédibles. Je crois qu'ils sont attachants parce qu'ils sont vulnérables, comme nous tous. Une phrase m'a accompagnée dans l'écriture de ce roman : « chaque humain mène un combat intérieur dont le reste du monde ignore l'intensité ».

C'est particulièrement vrai pour Janice, Lexie et Aaron, mais c'est aussi vrai pour les personnes que nous croisons chaque jour.

Nicolas : À travers ces jeunes adultes, le groupe de parole apparaît avant tout comme un véritable microcosme, un reflet direct et nuancé de notre rapport à la fatalité et au jugement. Était-ce important pour vous de rappeler que derrière le drame, ce sont avant tout des êtres humains brisés qui font face aux mêmes fractures et au même besoin de pardon que le reste de la société ?

Isabelle : Tout à fait. Nous avons tous besoin d'appartenir à une communauté, à un groupe, d'être accepté, de sentir que nous avons notre place quelque part. Or, lorsqu'on a accidentellement tué quelqu'un, on se juge soi-même et on peut finir par s'isoler car on a le sentiment de ne plus avoir de place dans la société. Être exclu est terrible. Nous ne sommes que des humains qui avons besoin les uns des autres…

Nicolas : Le terme anglais "accidental killers" résonne comme une étiquette brutale, là où notre langue ne possède que l'expression juridique froide d'"homicide involontaire". Dans ce contexte où se forger une carapace semble obligatoire pour survivre au regard des autres, ce roman est-il pour vous un moyen de briser l'isolement et de libérer la parole de "celui qui reste" avec sa culpabilité ?

Isabelle : L'expression homicide involontaire n'englobe pas tout à fait la même réalité, c'est un terme juridique qui recouvre des situations très différentes. Prenons deux accidents de voiture. Le premier conducteur provoque un accident mortel alors qu'il conduit sous l'emprise de l'alcool. Le second conducteur renverse un enfant qui surgit devant sa voiture alors qu'il respecte toutes les règles et qu'il n'a aucun moyen de l'éviter. C'est tout à fait différent… Le second est un accidental killer.

Accidental killer est une étiquette brutale, c'est vrai mais néanmoins elle exprime le fait que « c'était un accident », ce n'était pas voulu. Ce roman libère la parole des accidental killers et de leur entourage… C'est certain car souvent l'accident est devenu tabou. Peut-être que ce roman leur (re)donne une voix ?

D'après les témoignages, bouleversants, que j'ai pu recevoir depuis, il est aussi réparateur. Et surtout, il change le regard des gens. Je ne compte plus le nombre de personnes qui viennent me voir en disant « je n'avais jamais vu ça sous cet angle. »

Nicolas : La dynamique de votre roman, me rappelle le puissant film de Jeanne Herry sur la justice restaurative, Je verrai toujours vos visages. Bien que vos personnages n'aient aucune intention criminelle, on y retrouve ce même "besoin" de s'asseoir en cercle, et d'utiliser la parole collective pour réparer l'irréparable. Dans quelle mesure cette idée d'une "justice émotionnelle", où la

confrontation aux failles des autres et l'écoute pourraient devenir les moteurs du pardon de soi, a-t-elle influencé la création de votre groupe expérimental ?

Isabelle : Dans mon roman, j'explique que lorsqu'on est un accidental killer, la culpabilité détruit, la honte isole et qu'on peut trouver de la lumière grâce aux autres, ici dans *le Groupe*. Lorsqu'on peut poser des mots sur ce qu'on a vécu et les partager avec d'autres personnes qui peuvent entendre sans juger, et qui comprennent parce qu'elles ont vécu la même chose, c'est à ce moment-là que quelque chose peut se réparer.

Je crois que le pardon de soi commence souvent par le pardon que les autres nous accordent. L'idée du *Groupe* est venue en même temps que l'idée de ce roman. C'était pour moi un processus indissociable.

Nicolas : Encore merci pour le temps consacré à cette interview, je vous laisse le mot de la fin pour conclure cette garde à vue.

Isabelle : « Everyone you meet is fighting a battle you know nothing about. Be kind. Always. » Robin Williams



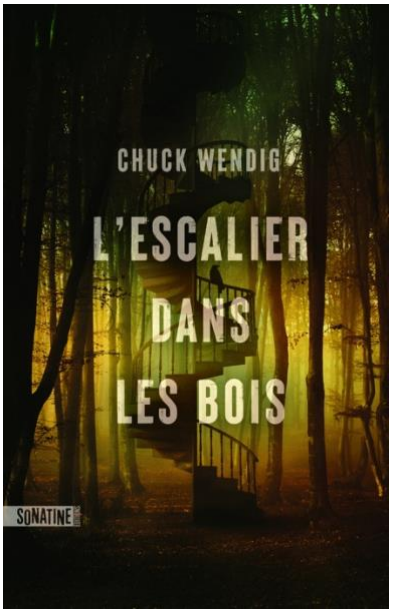
© photo : Melania Avanzato

TU BOUQUINES, AUDE BOUQUINE

Par Aude, du blog : aude-bouquine.com

« L'escalier dans les bois » de Chuck Wendig

Éditions Sonatine - Parution le 17 septembre 2026 - 504 pages



En 2021, Chuck Wendig m'avait impressionné avec son roman ***Les somnambules***, qui était un bijou de genre. Il était évident que j'allais me précipiter sur ***L'escalier dans les bois*** qui paraît à nouveau chez Sonatine.

En juin 1998, cinq adolescents entrent dans les bois de Highchair Rocks, dans le comté de Bucks, en Pennsylvanie. Quatre seulement en ressortent. Ce soir-là, les cinq membres de l'Alliance, un pacte d'amitié qu'ils se sont juré de ne jamais trahir, tombent sur un escalier en plein milieu de la forêt. Autour, rien. Pas de maison ou de bâtiment. Matty Shiffman, celui que tout le monde admire et qu'aucun d'eux n'a jamais osé égaler, le gravit par bravade après une dispute avec un autre membre du groupe. Il n'en redescendra jamais, et l'escalier, lui, disparaît.

Vingt-cinq ans plus tard, Nick Lobell convoque le reste du groupe sous un prétexte terrible. Il se dit condamné par un cancer, et invoque une dernière fois l'Alliance afin de réunir tout le monde avant de mourir. Il y a Owen, informaticien raté rongé par l'anxiété et l'automutilation qu'il dissimule depuis l'adolescence. Lore, ex-Lauren devenue conceptrice de jeux vidéo à succès, cultivant une indépendance farouche pour ne plus jamais dépendre de personne. Et Hamish, ancien geek devenu agent immobilier lisse, marié, père de famille, converti à une foi qui semble masquer quelques failles. Tous répondent à l'appel, d'abord par fidélité, mais aussi par culpabilité.

Ils ignorent que Nick va les mener à ***L'escalier dans les bois***, un second escalier identique au premier, planté dans une autre forêt. Portés par la peur, la loyauté ou

l'orgueil, ils le gravissent et se retrouvent projetés dans une maison qui n'existe nulle part. Celle-ci fait bouger les pièces au fur et à mesure de leurs pérégrinations, sans aucune logique et surtout sans aucune porte de sortie. Mais elle semble se nourrir de chacun d'eux.

Dans ce dédale de couloirs mouvants et de pièces changeantes, les quatre de l'Alliance avancent au rythme de souvenirs profondément enfouis, et de vérités révélées au grand jour sans anesthésie. Une amitié abandonnée depuis vingt-cinq ans peut-elle encore tenir debout quand il ne reste que les ruines de ce qu'elle fut ?

Chuck Wendig donne à l'amitié une place centrale dans le roman. Cet espace de confiance que l'on construit à plusieurs et qu'on doit continuer d'habiter pour qu'il reste debout prend toute la place. Quand l'amitié est mise à mal par des événements particuliers, la culpabilité pollue le mental de façon très différente. Ainsi, on peut se sentir coupable pour un ami disparu, coupable d'avoir survécu, ou encore coupable d'avoir grandi et changé sans préavis. ***L'escalier dans les bois*** explore ce que devient une identité forgée à l'adolescence lorsqu'elle se heurte, vingt-cinq ans plus tard, à qui l'on est réellement devenu. Autant dire que ce sujet m'a passionnée de bout en bout, et chaque lecteur en retirera quelque chose.

Mais le plus troublant, c'est ce que chacun découvre des autres. Vingt-cinq ans d'amitié laissent des zones d'ombre que la maison s'empresse d'éclairer. On croit connaître ses amis d'enfance par cœur, et pourtant, pièce après pièce, chacun apprend ce que l'autre a toujours tu, parfois depuis l'adolescence. Au-delà de la confrontation individuelle avec son propre passé, cette mise à nu collective ancre le récit dans une réalité troublante et dans le vécu personnel de chaque lecteur. La question « peut-on vraiment prétendre aimer quelqu'un si l'on ignore tout de ce qui l'a façonné ? » traverse tout le roman, à l'instar de l'amitié qui résiste ou non à la vérité.

Pour ce faire, l'auteur introduit du fantastique pour offrir au roman dit « réaliste » un levier qu'il ne possède pas. Il lui donne un corps, des murs, des couloirs, quelque chose d'aussi banal qu'une maison. Car la maison est un lieu qui nous concerne tous. Quelle que soit notre histoire, l'endroit d'où l'on vient, celui qu'on a fui, celui qu'on tente de reconstruire à l'âge adulte pour ne pas répéter ce qu'on y a connu enfant, la maison fait partie de nous.

En choisissant une demeure mouvante, sans logique architecturale stable, l'auteur matérialise une idée que j'ai trouvée géniale : une maison n'est jamais seulement un lieu, elle est une mémoire vivante de ce qui s'y est joué. Ainsi, le fantastique devient un instrument de vérité. Il permet aussi de dire une chose parfaitement tangible sur la manière dont un foyer peut protéger ou abîmer.

Il était donc logique que ***L'escalier dans les bois*** alterne les points de vue. On glisse d'un personnage à l'autre, ce qui permet à chacun de montrer comment il perçoit la maison parce qu'il y apporte sa sensibilité et son vécu. La narration entrelace en permanence deux temporalités, l'été 1998 et le présent, si bien que le passé ne cesse jamais vraiment d'infuser dans le récit. Ainsi, la tension est permanente. L'écriture elle-même se distingue par des phrases courtes, nerveuses, ponctuées de ruptures brutales, qui miment souvent l'essoufflement et la panique des personnages. Car vous vous doutez bien que les différentes pièces de la maison exhibent des êtres et des scènes parfois franchement horrifiques.

Par opposition à ce rythme effréné, la poésie se déploie parfois, notamment lorsque le roman s'arrête pour méditer sur l'amitié ou sur la notion de foyer. Savoir allier la cadence frénétique et des pauses presque philosophiques de réflexion apporte à ce texte une profondeur sensible qui m'a totalement séduite.

Ce que je retiens de ***L'escalier dans les bois***, c'est cet équilibre parfait entre le fantastique et le réel, un équilibre où le premier ne vient jamais écraser le second, mais se met à son service. Sous couvert de maison hantée, Chuck Wendig met en lumière ce que le lieu, censé être par définition l'endroit de toutes les protections, est souvent celui de tous les dangers. Évidemment, je n'ai pas pu lire ce roman sans repenser à ma propre maison d'enfance et à tout ce qui y a été dissimulé. Personne ne sait réellement ce qui se cache derrière les portes closes. Voilà pourquoi j'ai ressenti tant d'émotions : ce texte m'a obligée à revenir chez moi.

Ce sont précisément ces intériorités mises à nu, quatre foyers d'enfance dont les cicatrices n'avaient jamais vraiment séché, qui font de ***L'escalier dans les bois*** un roman habité qui touche autant. Sous certains aspects, l'amitié est une habitation partagée, une autre forme de foyer, avec ses zones d'ombre, et la maison « magique » devient le réceptacle de tous les traumatismes enfouis.

J'ai aussi beaucoup apprécié le fait que l'auteur ne s'enferme pas dans un genre. Le récit glisse du « survival horror » à la réflexion intime, de la peur à la poésie, du roman contemporain au roman de genre. Cette liberté m'a rappelé la manière dont Gabrielle Zevin convoque le jeu vidéo comme métaphore de l'amitié et de la création dans ***Demain, et demain, et demain***. Ici aussi, le vocabulaire du jeu vidéo sert de support au développement de l'indicible pour tendre vers le lisible.

Comme dans ***Les somnambules***, les émotions sont multiples et c'est ce que je recherche dans mes lectures. Il y a la peur sèche et physique du frisson bien construit, mais traversée d'une tendresse infinie pour ces quatre adultes empêtrés dans leurs failles. Il y a la colère dévastatrice face à l'injustice de certaines blessures d'enfance. Il y a la nostalgie pour un passé commun, mais aussi la gratitude de voir

un peu de soi dans l'Autre. Cette instabilité émotionnelle va de pair avec l'amitié adulte, faite de joies anciennes ressuscitées et de douleurs qu'on croyait digérées. Je suis sortie de cette lecture avec un cœur presque essoufflé d'avoir autant changé de registres. C'est ce qui fait la beauté et le charme de ***L'escalier dans les bois***.

Je rajoute qu'il est difficile de ne pas penser à ***Ça*** de Stephen King, ou à l'esthétique de ***Stranger Things*** puisque la trame d'adolescents liés par un pacte et rattrapés des décennies plus tard est présente, mais Chuck Wendig s'en détache avec assez de singularité pour que la comparaison reste un clin d'œil.

L'escalier dans les bois va vous hanter longtemps… et ses thématiques vont vous faire cogiter. Qu'est-ce qu'un véritable ami ? La réponse à cette question se trouve dans ce livre.

* * *

PASSION SFFF

Par Gaëtan.

- « Histoires de moine et de robot » de Becky Chambers-



"*Un psaume pour les recyclés sauvages*" et "*Une prière pour les cimes timides*" forment le diptyque "*Histoires de moine et de robot*".

Ces deux petits livres d'une centaine de pages chacun racontent l'histoire d'une amitié entre un moine et un robot.

Sur la lune Panga, l'humanité s'est débarrassée de la technologie polluante et a libéré les robots qu'elle avait conçue. Ces derniers ont pris conscience d'eux-mêmes et sont partis vivre dans la forêt. Depuis, les humains et les robots n'ont plus jamais été en contact.

Un jour, des siècles plus tard, un robot, Omphale, vient à la rencontre de l'humanité dans un but précis : savoir de quoi les humains ont besoin.

C'est à Dex, un moine de thé qu'il va poser la question pour la première fois. Ensemble, ils vont parcours les forêts, les plages, les villages. Omphale va approcher l'humanité et sa façon de vivre, et va s'apercevoir que la question dépend surtout de la personne à qui elle est posée.

Ce sont des romans optimistes, légers, contemplatifs, éloignés des récits dystopiques habituels. Ici, très peu d'action, tout se passe dans les échanges entre Dex et Omphale. Des propos au fond philosophique qui poussent à réfléchir sur le sens de la vie et sur notre rapport au monde.

Les deux protagonistes sont presque connectés. Ils s'apprivoisent au fil de leur parcours.

Les personnages qu'ils rencontreront tout le long seront accueillant, bienveillant. Les embûches pour nos héros ne seront donc pas physiques mais psychologiques. Entre eux. En eux.

Une particularité dans cette histoire avec laquelle j'ai quand même eu du mal tout le long : le personnage principal, Dex, est non genré. À chaque fois qu'il est mentionné il est donc nommé "iel" (traduction française, donc) et par d'autres pronoms possessifs modifiés ("lea" au lieu de "lui" ou "la"). J'ai beaucoup de mal avec ce genre d'écriture, et même si j'étais habitué, cela m'a quand même sorti du récit à plusieurs reprises.

Une rencontre inattendue avec un être venu d'ailleurs, des questions naïves en apparence, une relation forte entre les deux protagonistes... Ce récit poétique évoque par moment une certaine histoire bien connue entre un aviateur et un enfant...

* * *

LA SPÉCIALE

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

Doit-on séparer l'œuvre de l'artiste ?

Bon, dit comme ça, je pense vous avoir perdu. Oui, vous êtes bien sur La Revue Du Noir et pas au bac de philo. Et pourtant, le monde du livre est l'endroit idéal pour tenter de répondre à cette interrogation.

Très récemment, j'ai eu vent d'une tempête autour d'un salon du Livre. Chose assez habituelle quand on traîne un peu dans le milieu, mais quand même : un auteur invité était finalement exclu d'un salon. Pourquoi me direz-vous ? J'en vois quelques-uns lever le doigt au fond de la classe, je vois que vous suivez. En même temps, ça a maintenu l'attention de très nombreux lecteurs pendant plusieurs jours… Mais revenons-en à notre question : Pourquoi ? Parce que.

Et tous les arguments qui pourraient venir après ne sont pas valables. Point.

Je vous avoue que c'est cette histoire qui m'a poussé à réfléchir un peu plus loin que les débats stériles qui fusaient de partout. Car oui, un auteur que je connais et que j'apprécie est victime d'un procès public, et même si ce n'est pas la première fois que je me rends compte que la littérature n'ouvre pas autant les esprits qu'il le faudrait, j'avoue à chaque fois être choquée par les bêtises que je découvre.

Remettons un peu de contexte, voulez-vous ?

Le 19 Août dernier paraissait, sur les réseaux sociaux, un post de Christophe Dubourg. Auteur de polars et de thrillers depuis de nombreuses années, un grand bonhomme avec un cœur gros comme **ÇA.** Le voilà refusé à un salon auquel il était invité, et qui plus est, dont le roman était sélectionné pour un prix. Chose étrange. Mais l'organisation dudit salon ne s'en cache pas : ils ont une pression de la part d'autres auteurs (restez anonymes, bande de courageux) qui refusent de participer à un salon où le *grand méchant loup* pourrait se trouver. Et par *grand méchant loup*, j'entends Christophe Dubourg : auteur publié chez Magnus. Magnus est une maison d'édition qui s'affiche politiquement et qui publie des textes très noirs et parfois

orientés politiquement vers des extrêmes. Parfois. Pas toujours, non, puisque le roman *Manhattan Paradise* de M'sieur Dubourg en est le parfait contre-exemple.

Pour en revenir à notre histoire, Christophe Dubourg est donc « gentiment » mis à la porte, ne pouvant donc participer au salon, et son livre retiré de la sélection pour le prix. Vous comprenez, que vaut le choix d'une organisation face au chantage d'auteurs ? Dans mon monde de bisounours, je ferme la porte au chantage, mais apparemment, ce n'est pas le cas partout.

En soi, cela pourrait paraître anodin. Tellement d'auteurs postulent à tellement de salons, essuyant refus sur refus, et on n'en parle pas. Oui mais … OUI MAIS ! Ici, l'auteur était invité et a fait les frais de l'étroitesse d'esprits de certaines personnes, pour être complètement rejeté. La liberté de pouvoir choisir nos lectures serait donc dictée par les auteurs eux-mêmes, qui sélectionnent qui peut ou non vendre des livres au même endroit qu'eux. Pardon, mais ça, ça passe mal. Ils avaient la liberté de refuser de venir, oui, pour leurs idéologies politiques (aucun rapport avec la littérature mais soit), mais qui sont-ils pour imposer leurs idéologies à un salon et donc aux lecteurs ? Salon finalement annulé d'ailleurs, ce qui a permis de mettre tous les invités sur le même pied d'égalité.

On en vient donc à notre thématique :

Doit-on séparer l'œuvre de son auteur ?

Si vous attendez une réponse claire de ma part, vous ne l'aurez pas. Mais j'espère à travers cet article ouvrir les consciences et vous pousser, vous, à y penser. Cette histoire n'était que le début de ma réflexion. J'ai donc envoyé quelques mails à des auteurs, des blogueurs et des lecteurs. L'envie de savoir, ce que eux, en pensaient.

Tout le monde est plutôt raccord, on essaie de ne tenir compte que du roman mais c'est bien souvent impossible. Autant nous pouvons acheter un roman pour un auteur qu'on adore, autant nous pourrions donc refuser d'en acheter un pour les raisons contraires. Quelles sont donc les limites de l'acceptable ? Bien souvent, le choix de la maison d'édition n'entre pas en compte, sauf quand c'est positif car une ligne éditoriale nous plaît. Le parti politique de la structure non plus d'ailleurs n'est pas regardé. Enfin pour la plupart, car l'avis de certains est qu'acheter un livre d'un auteur qu'on aime, qui appartient à une maison d'édition problématique revient à apporter un soutien financier à une politique ne faisant pas partie de nos idéaux. Ce qui s'entend. Et pourtant, autre que Magnus, c'est aussi l'empire Bolloré qui est

directement visé. Pour autant, ils détiennent une énorme majorité des maisons d'éditions. Devons-nous arrêter de lire l'intégralité de leur catalogue ? Là encore, ce sera chacun son choix, et nous sommes tous libres de choisir qui lire ou non. Par contre, on me glisse tout de même dans l'oreillette que les lecteurs auraient pu décider de ne plus lire les auteurs ayant cherché à marchander leur présence audit salon, s'ils avaient su qui ils étaient. Le revers de l'épée.

(C'est principalement ce qui me gênait dans les revendications pour l'éviction de Christophe Dubourg : d'autres auteurs choisissent qui peut être lu ou non. C'est problématique quand même. Ils étaient libres de ne pas venir au salon, pas de censurer un auteur et tous ses romans. Où est la liberté de choix des lecteurs ?)

Du côté des auteurs, le soutien était sans failles pour le *grand méchant loup*. Certains allant jusqu'à annuler leur venue au festival, choqués par le renvoi de leur ami. Eux-mêmes séparent l'œuvre de l'artiste, dans la mesure du possible, et ils assument de lire de tout, peu importe la renommée de l'auteur. Et pour autant, bon nombre d'auteurs lisent leurs « potes » et les soutiennent. Tout est étroitement lié, vous en conviendrez.

J'en ai profité pour soulever d'autres interrogations : peut-on décider de ne plus lire un auteur pour sa couleur de peau, son orientation sexuelle ou même son célibat ? La réponse est majoritairement NON (ouf ! le pays n'est pas complètement perdu). Mais… (oui, il y a toujours un *mais*) pourtant, je sais que certains en sont victimes pour autant.

Que dire d'un organisateur de salon qui tient des propos racistes et homophobes ? Que dire à ces auteurs qui ne sont pas invités aux salons justement à cause de leur couleur de peau ou leur orientation sexuelle ? Qui ne sont pas lus par des esprits étriqués que la littérature était censée ouvrir ? Que dire aux lecteurs qui eux, n'en ont rien à faire ? Que dire à ces auteurs pleins de charme qui s'annoncent célibataires pour espérer vendre à plus de lectrices ? Voire plus encore… (mais ce n'est pas le sujet ici). Finalement, à ce stade-là, sépare-t-on réellement l'auteur de son œuvre ? La couleur de peau, l'orientation sexuelle, religieuse, ou l'engagement marital impacte-t-il la qualité d'un ouvrage ?

On peut également repenser à J.K. Rowling et ses propos transphobes. Là où certains refusent désormais de lire ses œuvres, allant jusqu'à pousser au boycott ou à la censure, d'autres ne s'imaginent pas effacer de leur vie la saga Harry Potter.

Chaque lecteur fait ses choix selon ou non la vie, les actes et les propos de l'artiste qui crée l'œuvre.

Finalement, la solution ne serait-elle pas d'apposer uniquement un titre noir, sur une couverture complètement blanche, sans aucun repère, sans nom, sans maison d'édition, dans des formats purement identiques, afin d'avoir réellement cette impression de distinguer l'œuvre et l'artiste ? Peut-être que cela ouvrirait les esprits à la qualité de certains auteurs, trop injustement dénigrés pour des raisons infondées.

* * *

Séparer l'œuvre de l'artiste oui, mais comment être complètement impartial ? Et n'y perdrions-nous pas aussi un peu ? Car c'est un être humain qui a écrit le roman, qui y a mis de lui, de son temps, de son énergie, de son histoire. C'est aussi l'être humain que nous croisons derrière une table lors d'un salon littéraire. J'ai souvenir d'un ami au cœur énorme qui pouvait écrire les pires horreurs, car sa vision du monde était sombre et pessimiste, alors qu'il était lui, bon et généreux. Alors l'entendre une fois se faire traiter de « Hitler » sous prétexte que sa maison d'édition était tendancieuse ou que ses romans étaient trop dérangeants, je trouve ça aberrant !

L'auteur n'est pas le livre qu'il écrit sinon, comme l'a si bien dit une lectrice et blogueuse sur cette question : *« À ce jeu on peut aller loin. Une histoire qui met en scène une femme doit être écrite par une femme, un roman policier par un flic, un thriller par un tueur en série. (…) Et donc plus de fantasy, fantastique, uniquement des non-fictions autobiographiques. ».* Tout comme l'auteur n'est pas représentatif de la maison d'édition dans laquelle il signe. Soyons honnêtes, il est devenu difficile de percer, et quand certains livres grimpent parfois l'Everest en une bouchée de seconde pour un succès des fois non mérité (et une chute encore plus rude), d'autres auteurs avec une plume de qualité trouvent parfois avec difficulté des maisons d'éditions fiables et honnêtes. Car des fois oui, celles qui n'ont pas de mauvaise réputation politique peuvent combler ce manque par de gros défauts de paiement de droits. (Mais c'est un autre sujet …)

Chacun fera comme il veut, lira qui il veut. C'est ça notre **liberté**. Et nous avons la chance de vivre dans un pays où nous avons une pléiade d'auteurs d'une qualité incroyable dans cette magnifique branche qu'est la littérature noire. Alors ne nous laissons pas dicter par la bien-pensance et l'étroitesse d'esprits de certains. N'acceptons pas les boycotts et les censures injustifiées. Acceptons que nous puissions faire nos propres choix et accepter ceux des autres. C'est cette différence qui crée la pluralité et la qualité de notre belle littérature francophone.

L'ASSOCIATION DE LA REVUE DU NOIR

Rejoignez l'aventure de *La Revue Du Noir* !

Parce que la passion du polar, du thriller et des littératures de l'imaginaire sombre ne se lit pas seulement en solitaire, *La Revue Du Noir* franchit une nouvelle étape et devient officiellement une **association** !

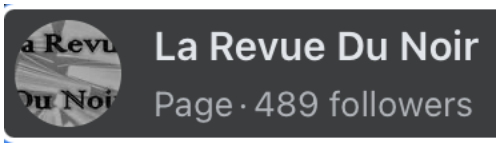
Pour nous soutenir, participer à nos futurs projets, échanger lors de rencontres privilégiées et faire vivre la critique indépendante, l'association vous ouvre ses portes.

Dès le prochain numéro de **La Revue Du Noir**, vous pourrez trouver un bulletin d'adhésion. Mais soyez rassurés : La revue restera toujours accessible gratuitement ! Par contre, vos adhésions nous permettront de lancer des projets plus grands comme, pourquoi pas, la création d'un salon littéraire, de rencontres avec des auteurs, de conférences et de dédicaces.

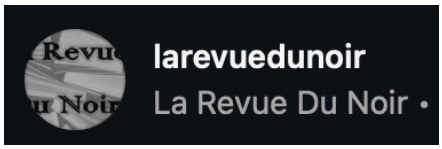
Et puis, des concours qui vous permettront de gagner des livres dédicacés !

Alors, un conseil : restez connectés !

Retrouvez-nous sur Facebook : @La revue du noir



Et sur Instagram : @larevuedunoir



Voici l'heure des remerciements…

Merci à tous d'être présents pour ce onzième numéro de la revue. Merci pour votre enthousiasme, vos partages, vos encouragements. Merci d'avoir fait des premiers numéros un moment de partage incroyable !

Merci à Jacques Saussey, notre parrain.

Merci à tous ceux qui ont participé à ce numéro, de près ou de loin, en donnant un peu (beaucoup) de leur temps et de leur énergie pour répondre au timing serré et aux exigences un peu plus poussées (comment ça on est en retard ?? Et oui, encore …)

Merci à tous les chroniqueurs, mais aussi aux auteurs qui ont pris le temps de répondre à nos questions, des fois aussi tordues que leurs romans. ☺

Merci à tous, pour votre soutien, vos idées et votre engouement.

C'est grâce à vous tous que la revue existe. Car sans chroniqueurs et sans lecteurs, sans auteurs pour écrire les histoires, tout cela n'aurait pas lieu d'être.

On se retrouve très vite pour un nouveau numéro.

Charlène

Pour rappel, les propos cités dans la revue n'engagent que les chroniqueurs ou les auteurs. La Revue Du Noir met un point d'honneur à garantir la liberté d'expression à ses chroniqueurs et ses auteurs tant sur le choix des mots que des articles. Nous ne pouvons être tenus responsables de propos pouvant déplaire.

Contact : larevuedunoir@gmail.com